EMERGENCE

LA REVUE DES ARTISTES ÉMERGENTS

INSTALLATIONS

L'ART CONTEMPORAIN EN SITUATION

Anaïs Leroy
Benoît Pype
Elodie Wysocki
Younes Baba-Ali
Elena Salah
Hortense le Calvez
Mathieu Goussin
Cathy Burghi
Marie-Johanna Cornut
Loïc Pantaly
Julie Legrand
Iris Dittler
Gabriel Feracci

#3 - Août 2013

Edito

Le terme installation désigne un type de création artistique rejetant la concentration sur un objet exclusif pour mieux considérer les relations entre plusieurs éléments ou l'interaction entre les objets et leur contexte. Définissant les procédés qui activent les potentielles significations d'un lieu, qui confrontent temps et espace réels aux sphères imaginaires des différents médias électroniques, qui interrogent les vérités culturelles dictées par la société ou les institutions, ou encore les procédés qui lient l'espace social dans lequel ils opèrent à la conception architectural du public, du privé et du collectif.

Les installations concernent un vaste ensemble de pratiques et de recherches de l'art contemporain. Développé à partir des années 1960, ce concept est aujourd'hui fortement ancré dans l'art contemporain et prend une place de plus en plus croissante dans les lieux d'expositions comme dans les espaces publics, tant de manière permanente qu'éphémère.

Table des matières

Anaïs Leroy // 5 – 10

Benoît Pype // 11 – 16

Elodie Wysocki // 17 – 22

Younes Baba – Ali // 23 – 28

Elena Salah // 29 – 34

Hortense Le Calvez & Mathieu Goussin ////////////////// 35 – 40

Cathy Burghi // 41 – 46

Marie – Johanna Cornut ////////////////////////////////// 47 - 52

Loïc Pantaly // 53 - 58

Julie Legrand // 59 - 64

Iris Dittler // 65 - 70

Gabriel Feracci // 71 - 76

ANAIS LEROY

Anaïs Leroy est née en 1985. Après une Licence en Art Plastique à Paris I Panthéon-Sorbonne, elle se dirige vers l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Paris Cergy où elle obtient son DNSEP en 2011.

Pendant ses études, elle intervient dans l'exposition *Entre derrière contre dedans, ou sans avec dehors* au Centre Pompidou et participe à la résidence franco-libanaise *Sanayeh House* à Beyrouth en 2010. En 2011, elle figure au salon de Montrouge, l'artiste expose alors essentiellement son travail en région parisienne. En 2012, Anaïs Leroy participe à plusieurs résidences : *Ceci n'est pas une histoire*, au Musée d'Art Contemporain de Maracay, au Venezuela ; la résidence itinérante *Menam Art Fleuve* de Nong Khai-Bangkok-Paris, en Thaïlande ; la résidence *Ping Pong*, à la Maison des Arts de Malakoff. En 2013, elle rejoint le laboratoire de création itinérant *Disciplines Errantes*, qui se déroule au Venezuela, en France, en Russie et en Chine. Elle travaille en France et à l'étranger (Venezuela, Brésil, Thaïlande, Turquie) et fait partie de plusieurs collectifs, notamment Kiss Me Deadly et Le Pool P, avec lesquelles elle a développé une démarche collaborative de productions et d'interventions avec des moyens légers.

Performance sans titre, 2011.

Un bloc d'œufs montés en neige est déposé à la surface de la mer. Il dérive jusqu'à ce qu'une vague le détruise et l'éparpille.
La sculpture est activée par le mouvement interne du paysage.

Dallot, 2011
Dimensions variables

Une surface composée de dalles de plâtre et de dalles de savon est activée par de l'eau qui en révèle les différentes qualités. Le public est invité à marcher sur l'installation, à user les dalles jusqu'à disparition complète de celles-ci.

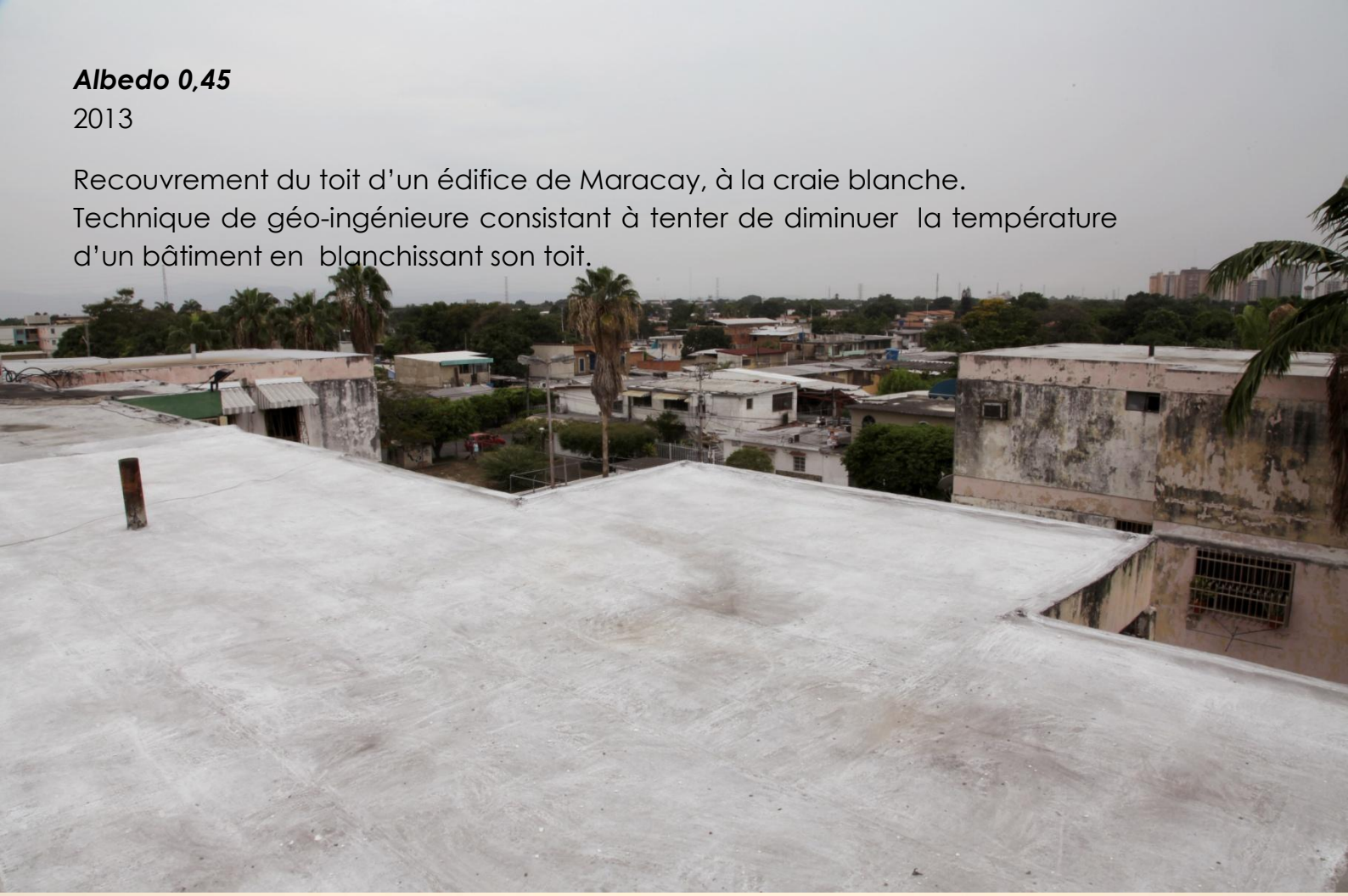
Le puits, 2012.
60x60x15 cm
Dans une rame de papier posée au sol est conservée une réserve d'eau. Cette proposition met en rapport deux éléments antagonistes : le papier et l'eau. Valorisant le papier comme matière sculpturale, à la fois fragile et dense. Le liquide donne une profondeur indéfinissable, étendant les dimensions visibles de l'œuvre.

Anaïs Leroy travaille à la lisière de plusieurs formats, à différentes échelles. Elle entretient un rapport de concomitance entre vidéo et sculpture, traversé par l'impératif du mouvement. Anaïs Leroy envisage la sculpture comme un programme où le contexte donne l'impulsion. Elle propose des situations plastiques auxquelles elle adjoint un élément perturbateur qui vient révéler la dimension phénoménale de l'œuvre, mettant en balance la précarité de la situation avec l'évidence des qualités intrinsèques de la matière. Le mouvement s'inscrit dans une durée spécifique à la matière. Ses arrangements sculpturaux sont pris dans les circonstances thermodynamiques particulières du contexte. Questionnant les modalités de passage de l'informe à la forme, à l'informe et à quelles conditions cela se produit, l'artiste interroge les limites floues et très relatives entre ces deux états. Anaïs Leroy pose en paradigme, les conditions même de disparition de ses pièces, par épuisement des termes constitutifs. La forme procède d'une physique des matériaux avec l'impraticabilité pour horizon. Ses pièces révèlent un ensemble de résistances physiques et symboliques dans des circonstances singulières : instantané d'un mouvement interne, même imperceptible, qui mène à un autre état de l'œuvre.

Auparavant, il s'agissait de mettre en place une situation en mouvement potentiel et de voir ce qu'allait advenir la forme. A présent elle concentre son attention sur le mouvement de l'œuvre dans le hors-champs de sa réalisation : les méthodes de production que la pièce implique. Elle met en œuvre des processus de production locaux, « home and hand made », passant par la quête des savoir-faire artisanaux pour être dans une économie locale et corporelle. Elle évalue la force d'inertie, la dureté du minéral, du métallique, de la pierre avec les limites de l'énergie de son corps. Il s'agit de réintroduire une échelle humaine dans nos modes de production. Ces modifications impliquent un déplacement mental de la contrainte à la liberté : une possibilité d'autonomisation du sujet, impliquant de surmonter une situation tant plastiquement que philosophiquement.

Albedo 0,45
2013

Recouvrement du toit d'un édifice de Maracay, à la craie blanche.
Technique de géo-ingénieure consistant à tenter de diminuer la température d'un bâtiment en blanchissant son toit.



Lagerstätten
2012

Un ensemble d'éléments en plâtre est à demi enfoui dans le sable d'une rive du Mékong. Visible durant la période sèche de l'année, l'installation est révélée par le fleuve qui se retire, laissant apparaitre de grandes étendues sableuses le long de ses rives.

Installation performance sans titre, 2011.

Un performeur boxe un sac d'entrainement en plastique rempli de 50 litres de gelée noire. Retenant sa force pour faire durer la forme, un coup de trop détruit le sac.

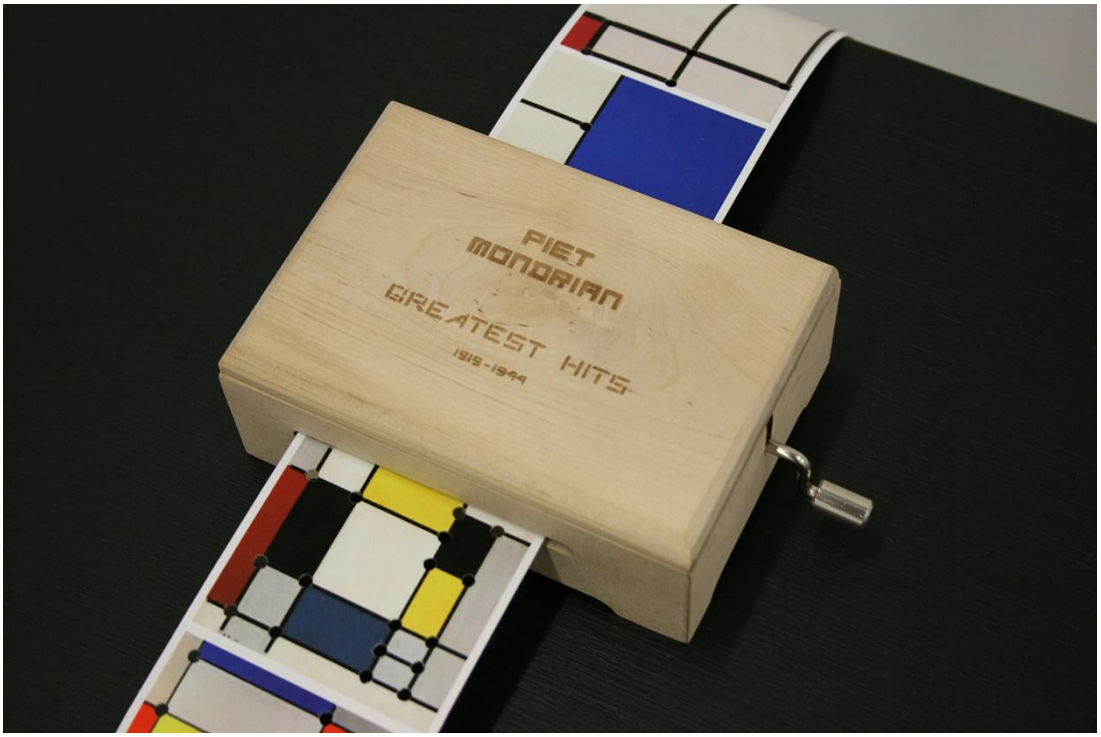
Le frisson de l'éléphant
2012
65x40x30 cm

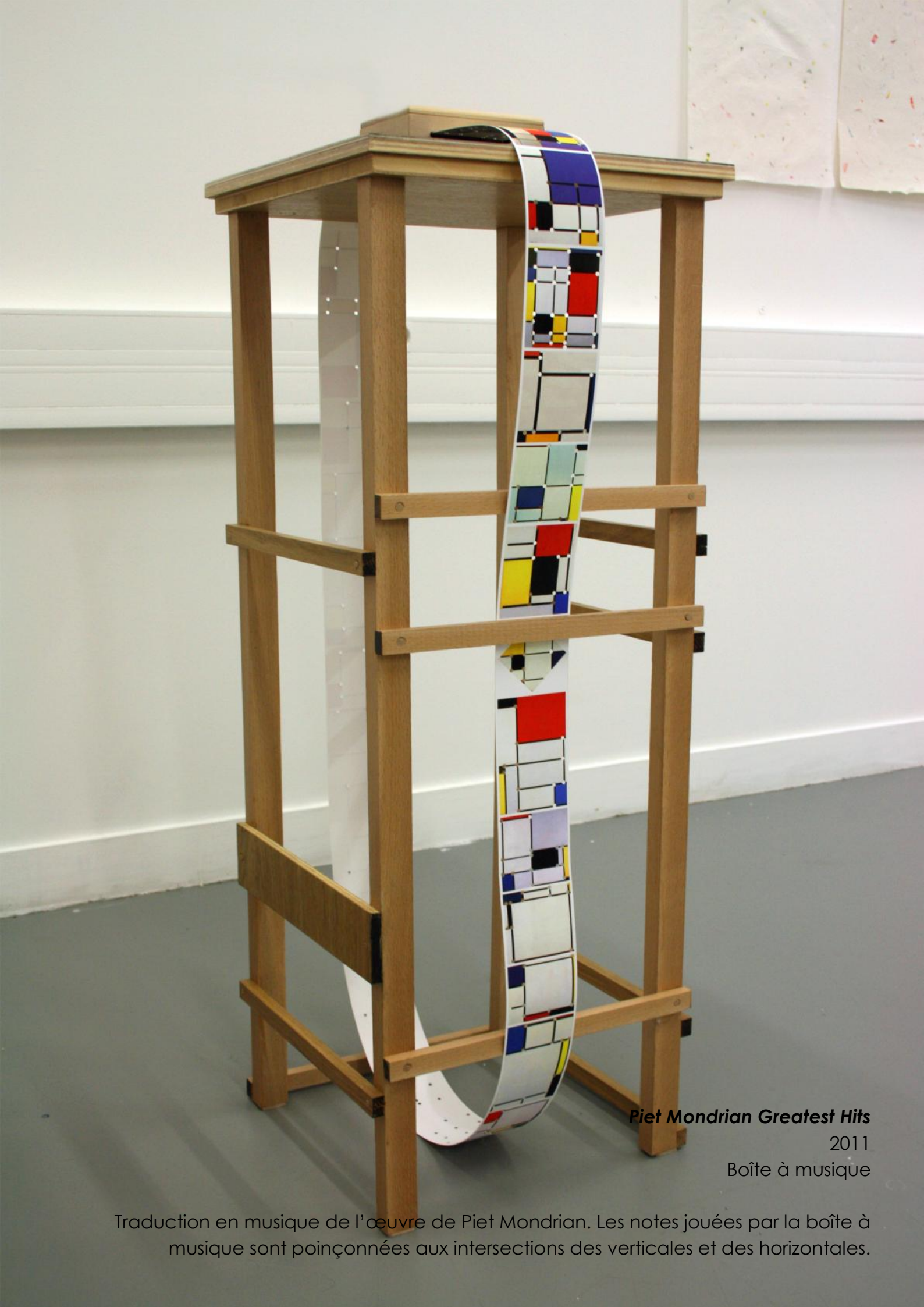
Des litres de gelée noire, renversés dans une boîte, tremblent quelques secondes toutes les deux minutes. Un cube argenté, produit la vibration.

BENOIT PYPE

Benoît Pype, né en 1985, est diplômé de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier en 2009, ainsi que de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris en 2011. La même année, il est sélectionné pour participer à *Jeune Création* au Centquatre à Paris. Lauréat du prix *Trans artist 2011* de la Fondation néerlandaise pour les arts visuels, le design et l'architecture, il reçoit en 2012 un prix lors de la London International Creative Competition. Benoît Pype intègre le programme Map-2012 pour une résidence d'artistes à Amsterdam, puis la résidence Artycult au Venezuela. Depuis 2012, il réside à la Cité Internationale des Arts de Paris.

Benoît Pype participe à de nombreuses expositions en France comme à l'étranger. En 2012, il présente son travail à la Biennale de Houilles pour la jeune création contemporaine et réalise une exposition personnelle, la « Fabrique du résiduel », au Palais de Tokyo. Son travail figure en 2013 dans la Vitrine FIAC, à l'occasion de l'exposition « Les copains d'abord », ainsi qu'à la Biennale de Lyon.





Piet Mondrian Greatest Hits
2011
Boîte à musique

Traduction en musique de l'œuvre de Piet Mondrian. Les notes jouées par la boîte à musique sont poinçonnées aux intersections des verticales et des horizontales.

Benoît Pype prélève, collecte, soustrait divers médiums frugaux, allant de la goutte d'eau à la feuille d'arbre, en passant par le brin d'herbe, la poussière et autres résidus recueillis lors de ses errances artistiques. À partir de l'observation attentive de son environnement immédiat, il formule des tentatives de domestications et d'appropriations des formes. Il s'applique ainsi à capter les manifestations quasi-imperceptibles des changements d'état de la matière en portant une attention toute particulière sur le dérisoire, l'anodin. En inscrivant ses interventions dans le champ de la sculpture, Benoît Pype cherche à mettre en évidence la richesse et les qualités propres aux transformations discrètes et aux matériaux de peu de valeur. Les dialectiques du naturel et du culturel, de l'organique et de l'artificiel constituent un socle de réflexion permanent dans sa démarche.

Socle pour une goutte d'eau
2010
Matériaux mixtes, 1,3 cm

Nos modes de vie actuels soumis au culte de la vitesse et de l'instantanéité alimentent un certain nombre de questions. L'engagement de l'artiste se déploie sur ce point et s'appuie sur une revalorisation du temps, du bon usage de la lenteur, en vue d'augmenter notre capacité à accueillir l'évènement. Ses récents projets d'expositions s'articulent autour de bureaux spécifiques, stations de travail privilégiant l'œuvre en cours et soulignant l'importance du processus et du déploiement de l'activité dans la durée.

Géographie Transitoire - (Paris et Tokyo)
2011
Dimensions variables, découpe laser dans des feuilles d'arbres.

Le plan d'une ville est découpé dans une feuille de plante d'appartement. La superposition des nervures de la feuille et du réseau urbain produit un troisième support. La feuille présentée à plat se déforme progressivement et des reliefs imprévisibles apparaissent. La ville se fait et se défait lentement, définissant ainsi une géographie fictive et éphémère.

Fabrique du résiduel
2012
Matériaux mixtes
Installation, dimensions variables

« Il n'est pas nécessaire d'aller au bout du monde pour voyager, l'aventure se trouve au fond d'une poche, dans mon jardin, autour de ma maison. »

Sculptures de fonds de poches
2011
Matériaux mixtes
Installation, dimensions variables

ELODIE WYSOCKI

Née en 1985, Elodie Wysocki est diplômée de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Nîmes en 2008 et de l'Université de Lille en 2010 Elle travaille comme guide conférencière au LaM, Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut de Villeneuve d'Ascq et donne des cours à l'Université de Lille.
En 2012, elle réalise une résidence à l'école Constant Permeke de Grande Synthe, Cette première résidence a été déterminante dans l'orientation du travail actuel de l'artiste qui a été sélectionnée pour le prix Icart 2013.
Depuis 2008, Elodie Wysocki expose en galerie dans toute la France. Son travail est présenté dans deux grandes foires d'art contemporain, Slick Art Fair à Paris en 2012 et Lille Art Fair en 2013.

Darwin
2011
Résine et fausse fourrure
180x75x70 cm

Darwin renvoie aux théories de l'évolution de l'homme, mais aussi à des images plus anciennes et plus folkloriques comme le fameux chaînon manquant, les hommes-singes, les monstres de foire ou encore Bigfoot.

Le nom de l'œuvre est emprunté à la religion chrétienne pour évoquer la mort de la Vierge Marie : une mort qui survient comme une disparition, un sommeil sans fin, un oubli. La position du corps qui se dessine dans le lin brut nous renvoie aux drapés des madones et des Pieta, mais l'installation au sol, la position du corps et la discrétion du tissu nuancent cette interprétation et nous ramènent vers la figure du SDF.

Dormition
2010
Lin et gomme arabique

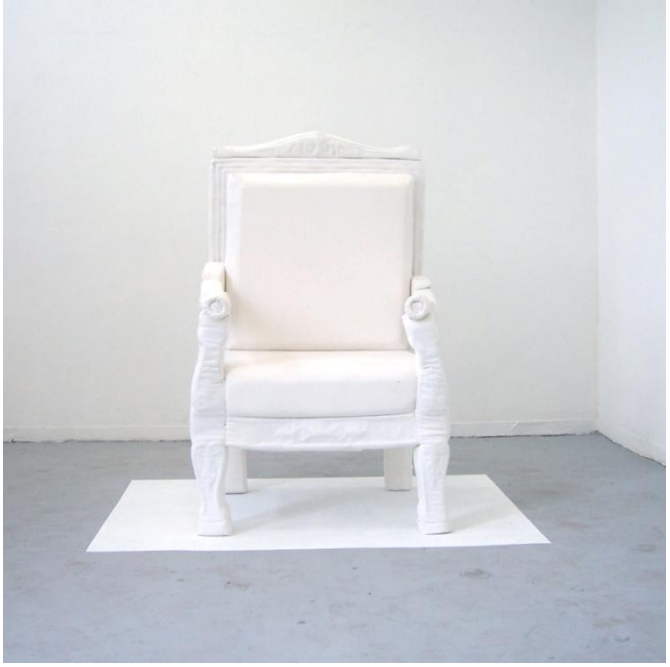
Elodie Wysocki travaille sur les notions de temporalité et de mémoire.

Dans un premier temps, ses réflexions posent la question du corps. Autour de cet axe central, elle développe les notions d'identité, d'individualité et de temporalité. Réalisant des sculptures-objets qui mettent en scène le corps du spectateur ou encore inventant des sculptures dans lesquelles le corps est figuré mais temps à la dissolution. Sa recherche s'étend à présent à l'ensemble du vivant. L'humain et l'animal se mélangent, induisant des notions d'origine, de mutation et d'évolution.

Son travail prend régulièrement appuie sur l'histoire, les sciences naturelles et l'archéologie, expérimentant et développant de nombreuses techniques de création en fonction du sens que celles-ci peuvent amener dans la production.

Dipetra, Néon sur aluminium laqué blanc, 80x80 cm, 2011.

Dipetra figure une Calliphora Vacina, mouche de la famille des Diptera Cholliphoridae, premières mouches à intervenir dans la décomposition d'un corps. Cette mouche est un marqueur important, établissant la transition entre le statut d'individu et celui de cadavre. Lorsque les diptères envahissent le corps, il n'y a plus d'individualité : le corps devient nourriture.



Fauteuil, Mousse, coton, 1200x80x80 cm, 2007.

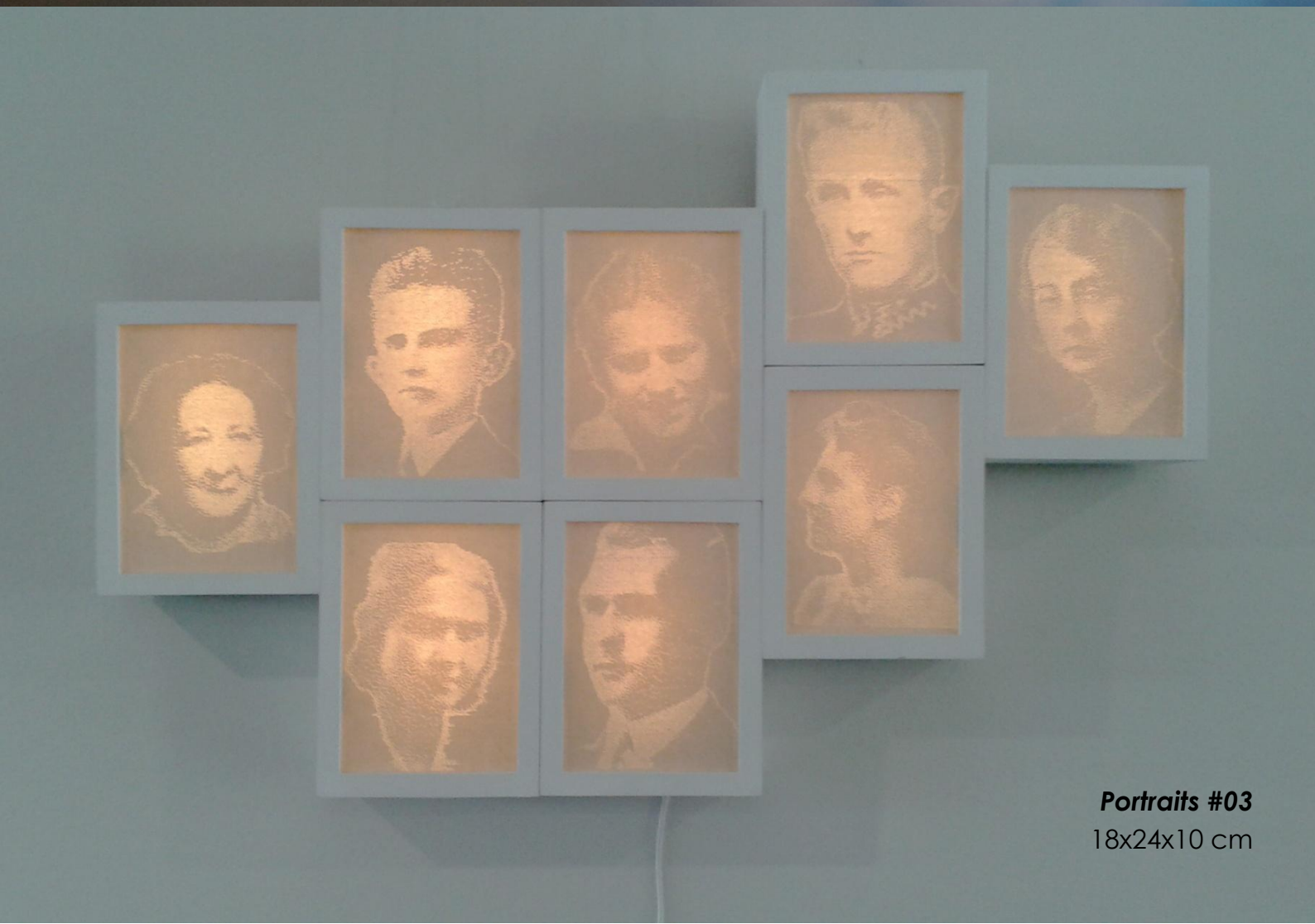
Copie d'un fauteuil néo-classique du 18e siècle dont le style évoque la grandeur, le luxe et la puissance. En réalisant cette copie en mousse, l'objet perd son grandiose et sa force, ses formes sont altérées, fragilisées.

Devenu inutilisable et grotesque, il nous propulse dans un temps à venir où notre corps sera lui aussi altéré.

Memento mori # 2
2011
Paraffine
120x120x70 cm

Nous portons tous en nous des traces de ceux qui nous ont précédés, dans nos mémoires, notre histoire, mais aussi dans notre corps, dans nos gênes. Dans cette installation il est question de nos ancêtres, du genre humain.

Portraits #01
2012
Exposition *Transfiguration* à la galerie Gabriel&Gabriel, Paris.



Portraits #03
18x24x10 cm

Les séries des portraits sont réalisées à l'aiguille et montées sur caissons lumineux. La lumière fait apparaitre de manière fantomatique ces visages, leur conférant, au-delà d'une simple visibilité, une présence flottante, donnant à leurs traits un galbe, une mouvance et une vibration étrange pour les rendre vivants. L'image développe un état quasi mystique de l'être. L'ambiguïté et l'instabilité de l'image renvoie aux souvenirs rendant fantomatiques toutes les traces du passé ; les êtres et les formes avec le temps se dérobent inexorablement à la mémoire.

Portraits #02, 2011.

YOUNES BABA-ALI

Né en 1986 à Oujda au Maroc, Younes Baba-Ali est diplômé de l'Ecole Supérieure de l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg en 2009, puis de l'Ecole Supérieure d'Art d'Aix-en-Provence en 2011. En 2009, il participe à une résidence au Centre d'Art des Nouveaux Média « Wro Art Center » à Wroclaw en Pologne. Puis il réalise deux résidences en 2013, à Dakar au Sénégal dans la résidence « Vives Voix » suite au prix *Lépold Sédar Senghor* reçu en 2012 lors de la Biennale d'Art Contemporain Africain « Dak'Art » et à Florence, en Italie, à « Villa Romana » dans le cadre du projet « Pas de deux » proposé par Alya Sebti. Depuis 2009, son travail est représenté dans les foires d'art contemporain de toute l'Europe ainsi que dans plusieurs Biennales d'Art Contemporain, telles que *Art in Marrakech* et la *Biennale des jeunes créateurs d'Europe et de la Méditerranée*, en Macédoine puis en Grèce.

L'œuvre de Younes Baba-Ali a été présentée dans de nombreuses expositions personnelles ou collectives à travers l'Europe entière, ainsi que sur le continent africain. L'artiste vit et travaille entre Bruxelles et Casablanca.

10 klaxons de voitures suspendus dans un espace clos. A première vue, cette installation prend un aspect plutôt sculptural et silencieux. Le spectateur est invité à déambuler dans l'espace et sa présence déclenche l'installation, qui produit une atmosphère sonore aléatoire et imposante. Ce projet explore le pouvoir du son et le conditionnement immatériel qu'il peut engendrer dans un espace en rapport au visiteur. Il s'agit de la première création d'une série de projets appelée "Attentat Sonore".

Horn Orchestra
2009
Installation sonore
Courtesy de l'artiste

Untitled (Landscape)
2010
Installation In-Situ
Courtesy de l'artiste

Untitled (Landscape) est une confrontation directe à la situation écologique du Maroc. L'installation apparaît de manière brute dans un premier temps, constituée de quelques sacs en plastique noir pris dans les branchages d'orangers. Ces simples éléments renvoient le spectateur à un univers qui lui est familier et soulignent sans détour l'augmentation des problèmes de pollution au Maroc.

Le sac en plastique noir, qui peut représenter la possibilité d'un camouflage dans ce pays où les disparités sociales sont encore très marquées, agit comme un révélateur permettant de relier directement le phénomène au développement de l'industrialisation ainsi qu'aux profonds changements culturels qui marquent la population marocaine, de la simple transformation de la composition des produits en matériaux persistants jusqu'à celle, tout aussi dangereuse, des comportements humains face à une consommation de plus en plus rapide et individualiste des objets.

La pratique de Younes Baba-Ali est diverse, allant par l'usage des nouvelles technologies, il utilise la vidéo, le son, la photographie et l'installation.
Son travail semble faire face aux tentatives d'épuisement inlassables qui rappellent celle de la guérilla, une stratégie pénétrant comme dans le but de saper un système. Ainsi, comme un artiste / ingénieur, Baba-Ali expérimente les potentialités que l'ère de la technologie offre, comme une tentative pour comprendre sa complexité. Dans le même temps, il a souvent recours à l'interrogation des mécanismes de la société contemporaine, tout en mettant en lumière ses dysfonctionnements, de manière souvent subtile et ironique.
En abordant implicitement les questions urgentes telles que les effets de la "société du spectacle", la question des identités multiculturelles et les affrontements religieux, la surproduction et le consumérisme, l'artiste s'approprie et interroge la fonctionnalité des objets quotidiens ainsi que leur impact socio-culturel. Entre amusement et consternation, le travail de Younes Baba-Ali confronte le public à un spectacle permanent sur la fracture mince (ou la coexistence irréductible) entre l'intelligence et le chaos.
Grâce à un langage familier, Younes Baba-Ali parvient à réintégrer l'art dans les usages quotidiens. Les objets qu'il détourne, décontextualisés, deviennent autonomes et par conséquent inutilisables par le spectateur, qui prend conscience des entités avec lesquelles il cohabite. En créant une perturbation, le spectateur se transforme en témoin actif, un otage impliqué dans le discours sous-jacent de l'artiste au sujet de la dénonciation de la fragilité de notre système.
Pour l'artiste, quand l'ironie est capable de générer un nouvel équilibre, il peut déclencher une nouvelle relation positive dans le monde. Outre une réflexion sur la nature de l'objet et de son statut, son travail questionne la relation entre l'art, le public et l'institution. Avec des propositions pour démocratiser l'œuvre d'art, ses travaux abolissent la relation de soumission

entre le spectateur et l'œuvre d'art et nous rappelle que l'un n'existe pas sans l'autre.

Younes Baba-Ali insuffle son art et subvertit le système de l'intérieur, détournant les objets et les codes et récupérant l'espace pour utiliser leur propre chemin. En tant qu'activiste de tous les jours, il propose une forme de résistance morale et politique à travers les mécanismes par lesquels les individus deviennent des sujets autonomes.

Pulizia
2013
Installation (work in progress)
Courtesy de l'artiste et Voice Gallery, Marrakech, Maroc.

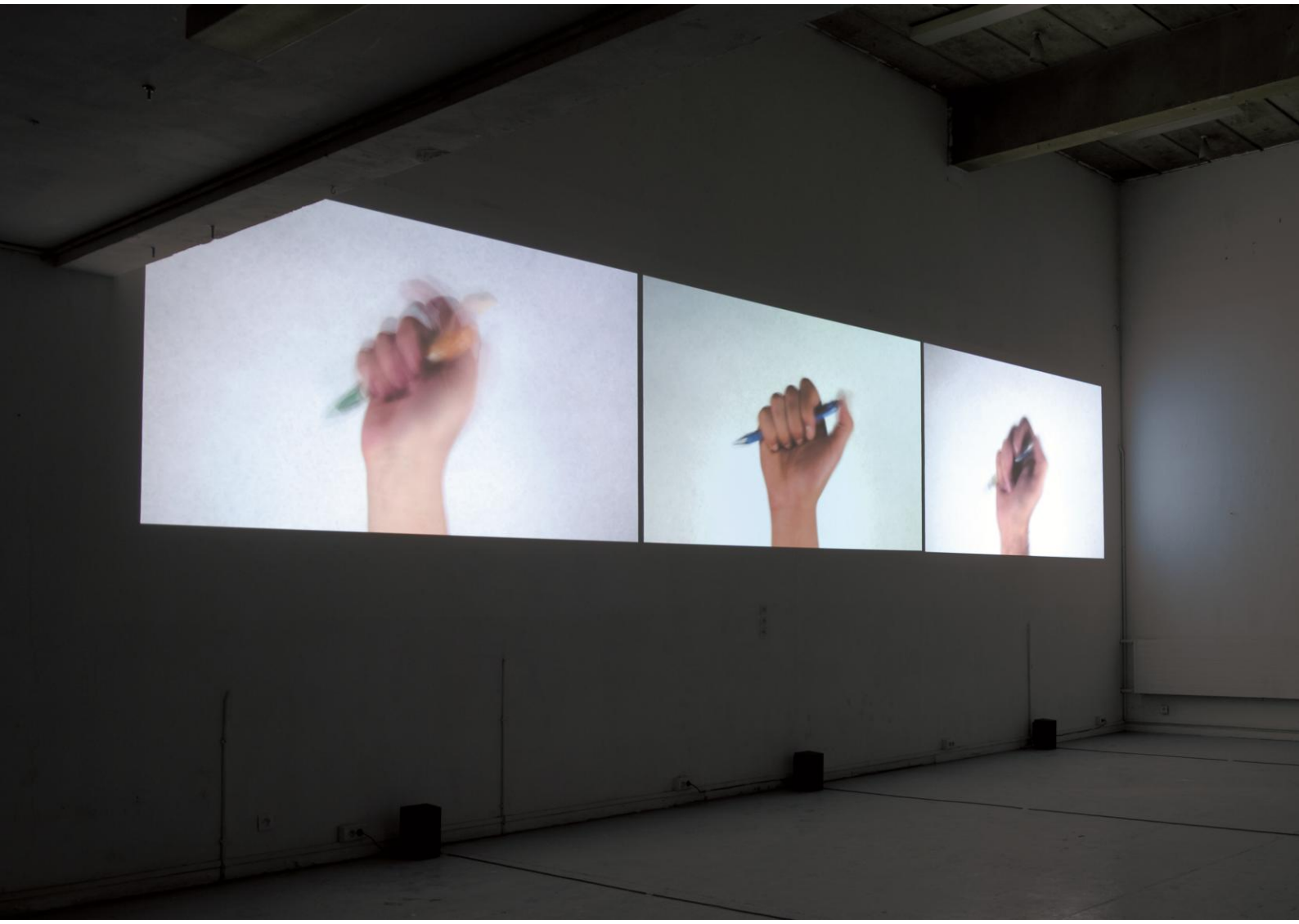
Dans cette installation - performance, le logo de la police italienne est repris dans l'identité visuelle d'une entreprise de nettoyage illégal inventée par l'artiste. *Pulizia*, littéralement « nettoyage » en italien, devient une marque imprimée sur les uniformes blancs, qui par la suite seront portés par des immigrés basés en Italie pour une action commune de nettoyage des espaces publics et privés dans le pays. Cette manipulation linguistique problématise métaphoriquement la politique d'immigration italienne, interrogeant sur ce qui doit être nettoyé.

Tic nerveux

2009

Installation vidéo

Courtesy de l'artiste



Tic nerveux est une critique sociale sous forme d'un triptyque vidéo représentant trois mains appuyant continuellement sur des stylos billes. Le son amplifié produit par le cliquetis des stylos, souligne de manière ironique l'obsession et l'automatisme d'une société névrosée, basée sur le travail. Ce son constant, maniaque et envahissant, s'impose dans l'espace de monstration mais aussi dans l'espace mental du spectateur en devenant à force un rythme psychique qui accentue les folies quotidiennes et qui matérialise les tics et les petites manies de notre époque. L'embarras se transforme en un battement cardiaque de nos obsessions, il est intériorisé et devient comme un métronome infini qui scande le temps de notre journée.

Call for Prayer – Morse

2011

Installation sonore

Courtesy de l'artiste

Call for Prayer – Morse est une installation sonore composée d'un mégaphone diffusant en signal morse l'appel à la prière musulmane. Cet appel retentit cinq fois par jour à des heures précises qui varient selon la localisation géographique. Cette installation évoque l'étroite relation entre la contrainte d'une pratique religieuse et l'absence de vécu spirituel. La traduction en morse fait de cet appel un signal d'urgence des dangers du prosélytisme. Il met en garde contre le rigorisme religieux et moral susceptible d'annuler toute possibilité de vivre librement sa vie religieuse et/ou spirituelle. La démarche n'est dès lors plus celle d'une conviction, d'un choix délibéré, mais celui de l'oubli pour répondre à la demande d'une communauté éloignée de ses propres besoins.

ELENA SALAH

Eléna Salah est née en 1986 à Montreuil. C'est à Nantes, où elle est diplômée de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts en 2010, qu'elle met en place sa pratique de l'installation en questionnant la sculpture à travers l'image photographique. Sa relation à la sculpture lui permet d'intégrer la Haute Ecole d'Art et de Design de Genève en Suisse, où elle pratique la céramique grâce à la formation CERCCO. Elle y obtient son diplôme en 2012. Au cours de ces nombreux voyages, Eléna Salah nourrit ses installations d'intrigues architecturales. Ainsi, ses travaux s'exposent à Nantes, mais aussi à Paris et à l'étranger. En 2012, elle participe à la Biennale de Mulhouse.

Lay to rest

2012

Céramique engobée

125 cm chacune

Métaphore du cimetière d'éléphants évoquant le déclin ou la mise en rebus d'objets jadis valorisés. Ces sculptures sont un mélange entre la défense de l'éléphant et la molaire humaine, se confondant ici en une même forme. Ces formes fossiles nous ramènent à une organicité estompée qui serait aussi bien celle de l'homme que de l'animal. Nous ne sommes pas face à un évènement en développement mais à une apogée qui amène vers la perte. Ces sculptures à la taille anormale et dont l'aspect n'est plus humain nous paraissent dater d'un autre temps.

Untitled #5
2010
Cinq moulages en béton, mur verni
400x500x200 cm

Cette installation fait écho à la période de la Grèce antique avec les bases de colonnes dont il manque le fût, devant un mur jaunit, comme vieillit par le temps. Dans cet espace, nous sommes confrontés à la vétusté d'un lieu abandonné et la reconstitution, quasi archéologique, d'un lieu architectural.
L'intérêt est porté sur ce que cette vétusté exprime, inversant les notions de présence et d'absence en rendant absent ce qui existe et en s'aidant de ce qui est présent pour supposer le reste.

Questionnant l'espace et la sculpture, Eléna Salah utilise deux médiums qu'elle mixe dans ses installations, la photographie et la sculpture. Elle isole d'abord des lieux en les photographiant avec l'œil d'un sculpteur plutôt que celui d'un photographe. Cette relation met en tension la question de l'image comme sculpture, avec l'ajout de celle-ci dans l'espace de l'installation. Les investigations de l'artiste mettent en œuvre un travail de l'espace, dans ses dimensions géographiques et paysagères ou encore architecturales et culturelles. Ses installations laissent le spectateur déambuler dans ces nouveaux espaces, entre présence et absence, construction et inachèvement, intérieur et extérieur. Pour l'artiste, ce sont les sculptures qui lui permettent de se livrer à une anthropologie qui feindrait l'archéologie. La photographie à grande échelle devient une fenêtre s'ouvrant sur un monde extérieur où l'image persiste au-delà de l'évènement. Dans l'œuvre d'Eléna Salah se créé un réel rapport entre ce qui apparaît, ce qui disparait, ce qu'il y a eu et ce qu'il reste, avec la ruine comme pont mémoriel entre hier et aujourd'hui.

Untitled

2010

Photographie imprimée sur toile, plâtre teint et ciré

180x300x500 cm

Installation en rapport avec l'œuvre d'Alberto Burri, *Le Cretto*, située à Gibellina en Sicile. En 1968, cette ville a été détruite par un tremblement de terre. Alberto Burri est intervenu sur le site en recouvrant la ville de béton, remplissant les pâtés de maison pour ne laisser que les rues de libres. La photographie est une prise de vue de cette œuvre. Associé à cette image, un éparpillement de formes au sol fait référence à l'évènement ainsi qu'à la ruine. Ces semblants d'orifices s'inscrivent entre l'organique et le minéral et sont disposés comme les étoiles l'étaient pendant la nuit du tremblement de terre.

Like a dog
2010
Photographie encadrée, plâtre teint
100x150x150 cm

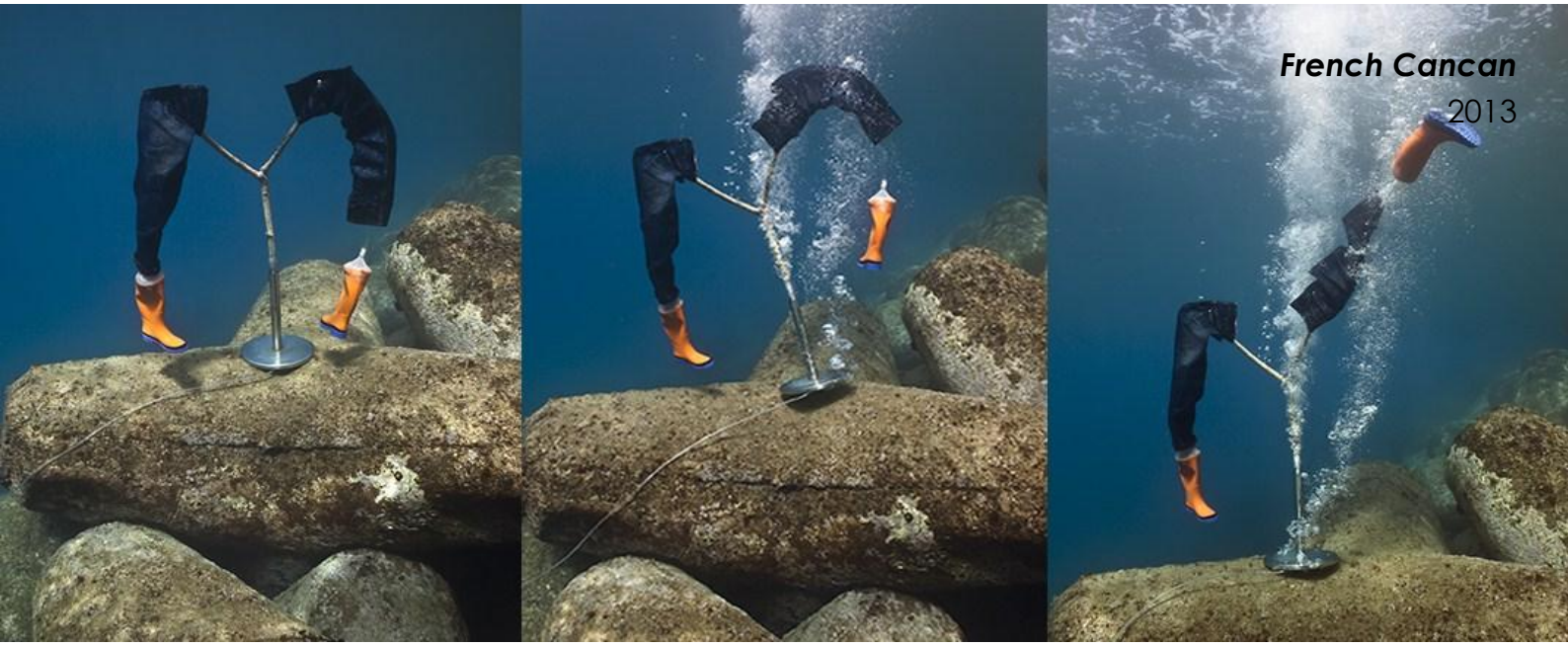
Cette installation est inspirée de la ville de Belgrade en Serbie qui garde encore les traces visibles de la guerre et des bombardements.
Une photographie présente deux bâtiments situés dans l'ancien quartier administratif de Milosevic, ancien président de la Serbie. L'un, complétement bombardé et détruit, est gardé comme vestige en souvenir de cette période. L'autre, juxtaposé, porte seulement quelques impacts de balles mais est réhabilité. L'espace qui les sépare trace une large ligne qui les met aussi bien en relation qu'en confrontation.
Cette dualité est reprise dans le jeu de quille avec, d'une part, l'usage de couleurs différenciées, et d'autre part leur positionnement. Ces couleurs, le noir et le rouge, renvoie aussi bien à l'anarchie qu'au communisme. Une référence symbolique aux évènements politiques du pays. Une sorte de boule de bowling semble être tombée sur ce jeu, telle une bombe, éparpillant les quilles et décrochant le cadre.

Rinzatto
2012
Photographie imprimée et collée sur le mur, cinquante céramiques engobées
300 cm de haut

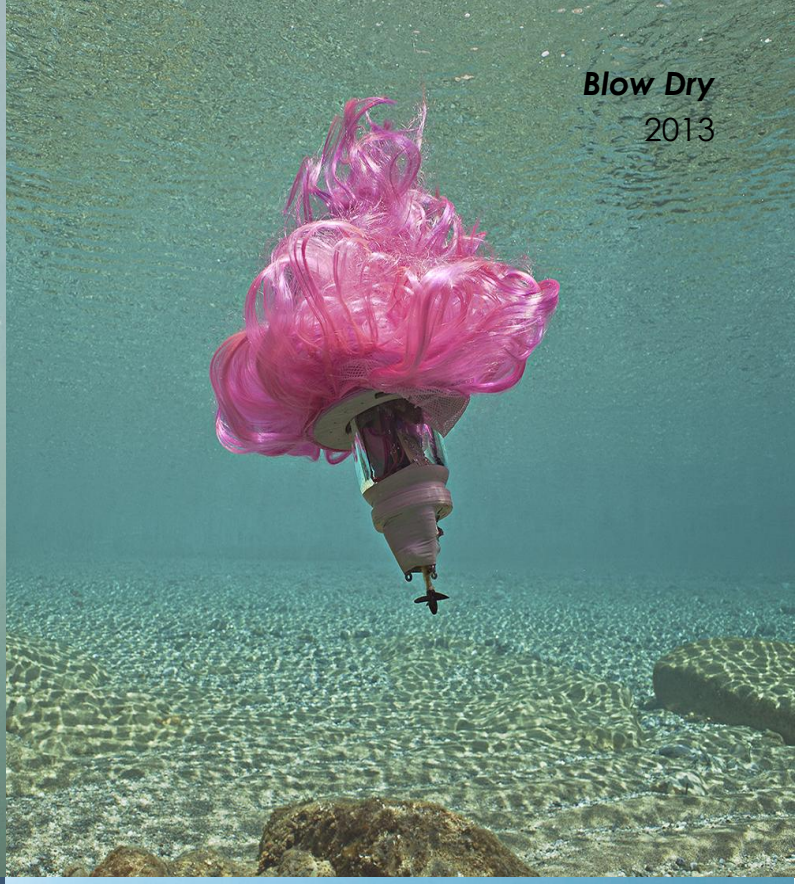
Ici, l'archéologie n'est pas réduite à une fouille du sous-sol mais à un rapport horizontal et vertical au-dessus du sol. Cette photographie d'un amphithéâtre détruit, auquel il ne reste que la voûte où l'on aperçoit les traces de couleurs d'une fresque, est fragmentée en deux parties qui viennent rencontrer l'espace d'exposition. Les sculptures hybrides et organiques sont disposées au sol. La surface des céramiques est colorée en référence à la fresque. Ces formes peintes auxquelles poussent des sortes d'excroissances s'apparentent aux fragments de ruine et aux moignons d'architecture. Les architectures en ruines sont comme éventrées et exposent leurs entrailles.

HORTENSE LE CALVEZ & MATHIEU GOUSSIN

Hortense Le Calvez, née en 1988, a suivi des études en art à la Rietveld Academy d'Amsterdam ainsi qu'au Wimbledon College of Art de Londres, où elle obtient son diplôme en 2010. La même année, elle participe à la résidence d'artistes Luxury of Time organisée par Tokyo Wonder Site, Institut d'art contemporain et d'échange culturel international. Puis elle s'installe aux Philippines pour développer un projet d'installations sous-marines et devient instructeur de plongée afin de compléter ses compétences dans ce domaine. En parallèle, l'artiste travaille dans une compagnie de production de film en tant que set designer. Elle rencontre alors Mathieu Goussin, lieutenant sur des navires de la marine marchande. Né en 1985, il est diplômé de l'Ecole Nationale de la Marine Marchande de Marseille. Ils décident de travailler ensemble et fondent *Forlane 6 Studio* dans le but de développer leur projet artistique et de collaborer par la suite avec d'autres artistes ou professionnelles de la mer. Installés en Crète, ils travaillent depuis leur voilier à la réalisation d'une série d'œuvres marine et ont participé à plusieurs expositions en Angleterre, ainsi qu'en Grèce.



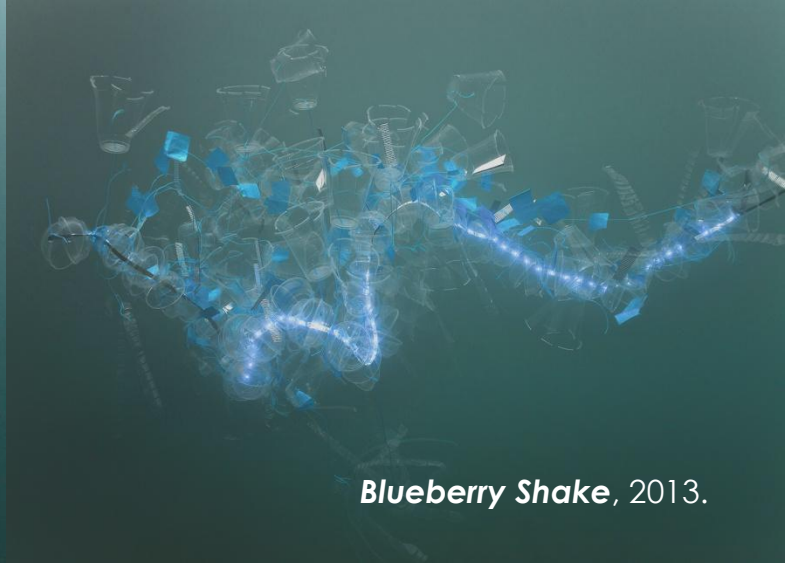
French Cancan
2013



Blow Dry
2013

Martini Effect
2013

Apple Shake, 2013.

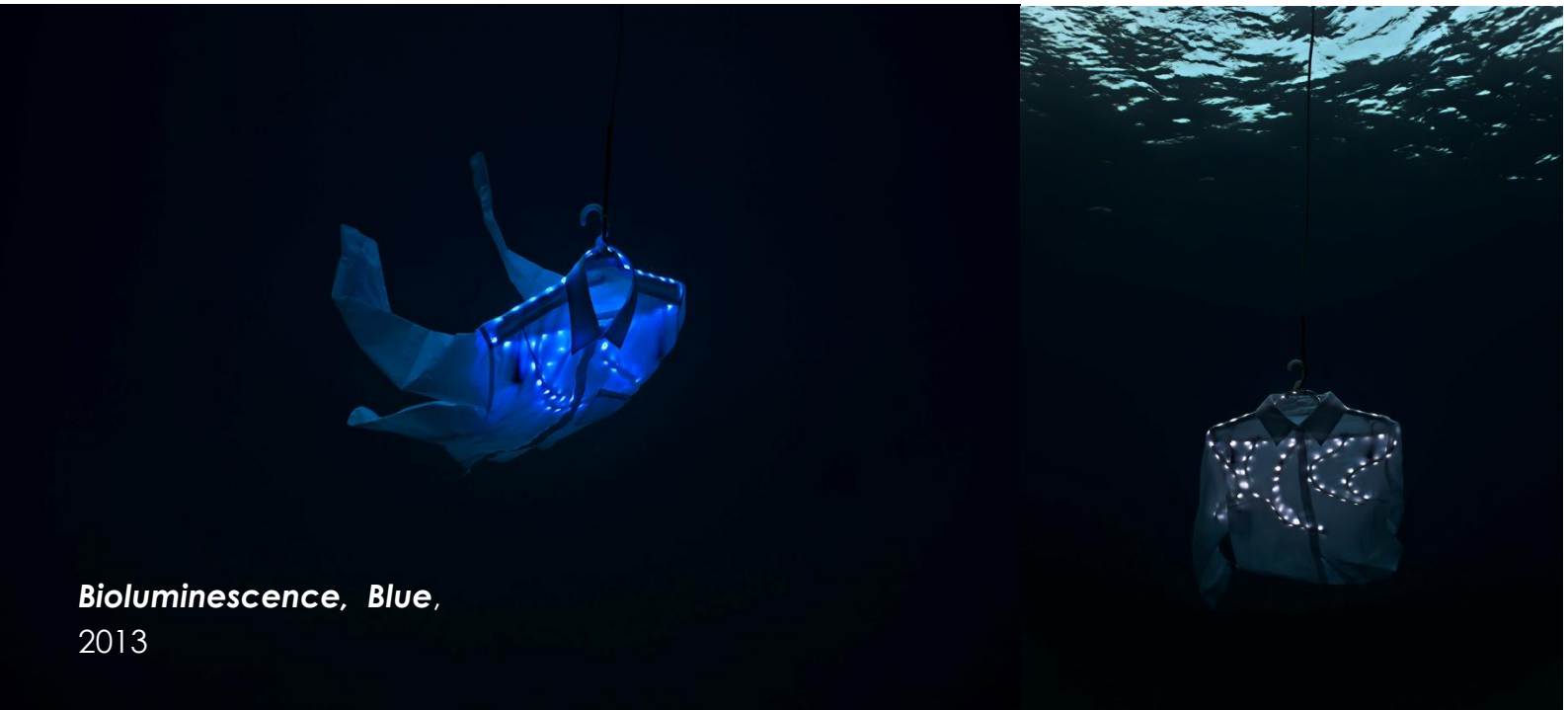


Blueberry Shake, 2013.

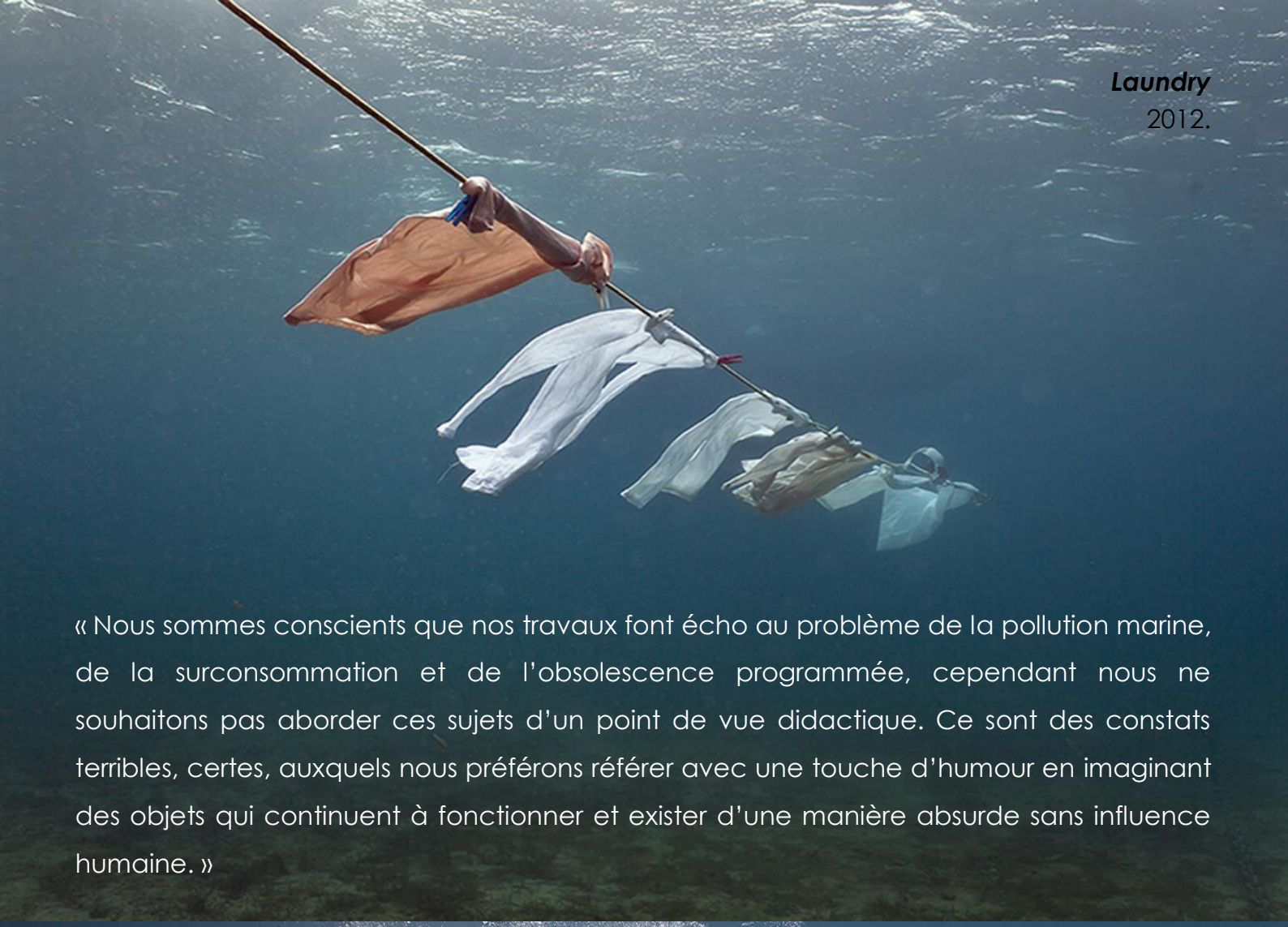
Les installations de Mathieu Goussin et de Hortense Le Calvez présentent un sous-environnement empreint de dystopie ou de simples objets se métamorphosent en créatures sous-marines. Lors de l'immersion, les sculptures révèlent des caractéristiques formelles dictées par la flottabilité des différents matériaux, les courants et la visibilité.

Ces objets domestiques s'engagent dans une temporalité et un mouvement différent de l'espace terrestre pour lequel ils ont été conçus. Les mouvements lents de l'eau s'opposent à la manière frénétique avec laquelle ces objets sont habituellement consommés et oubliés.

Dans leur démarche, les deux artistes s'inspirent du travail conceptuel de Roman Signer et de ses « action sculptures », ainsi que de la poésie des installations in situ d'Andy Goldsworthy.

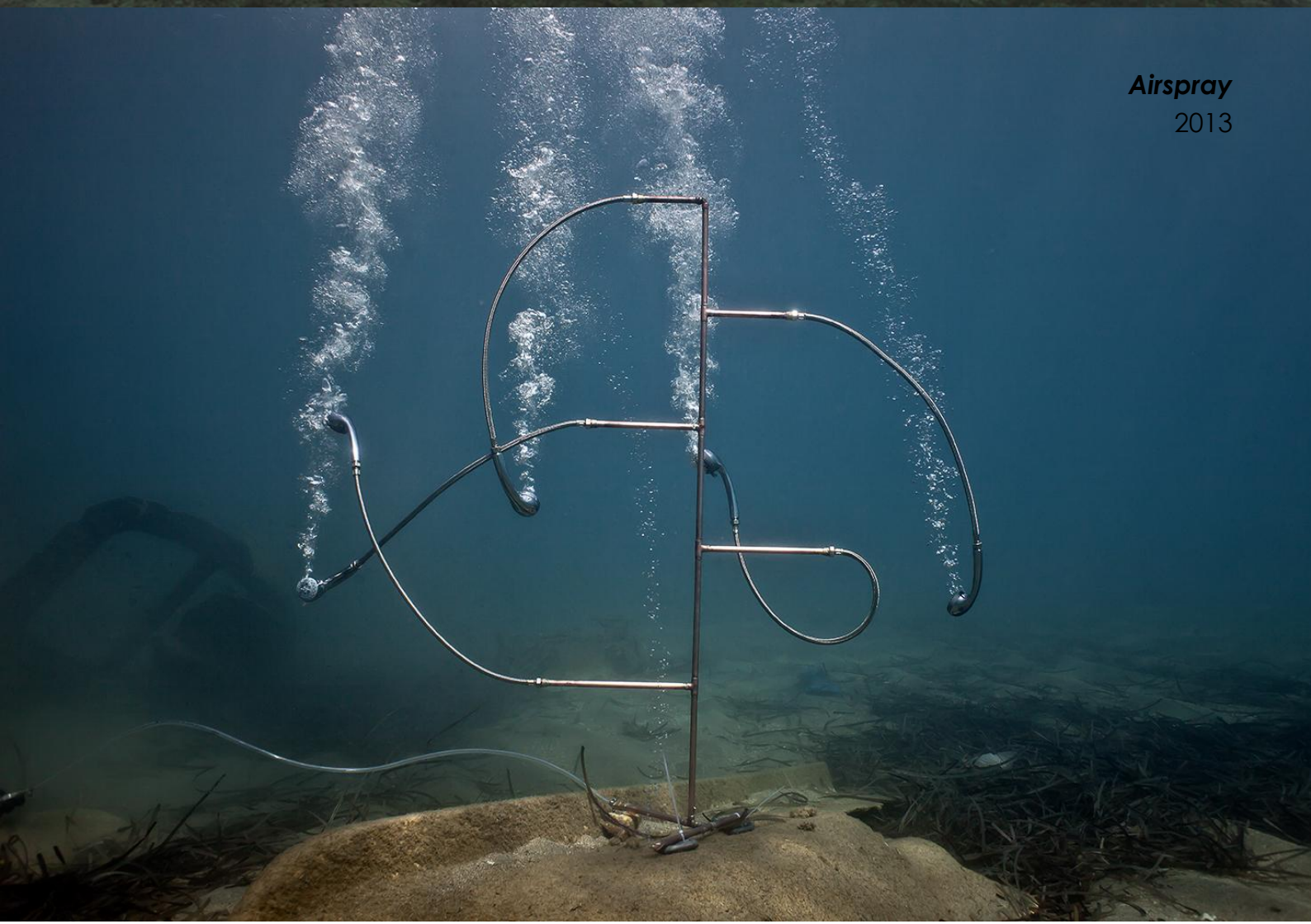


Bioluminescence, Blue,
2013

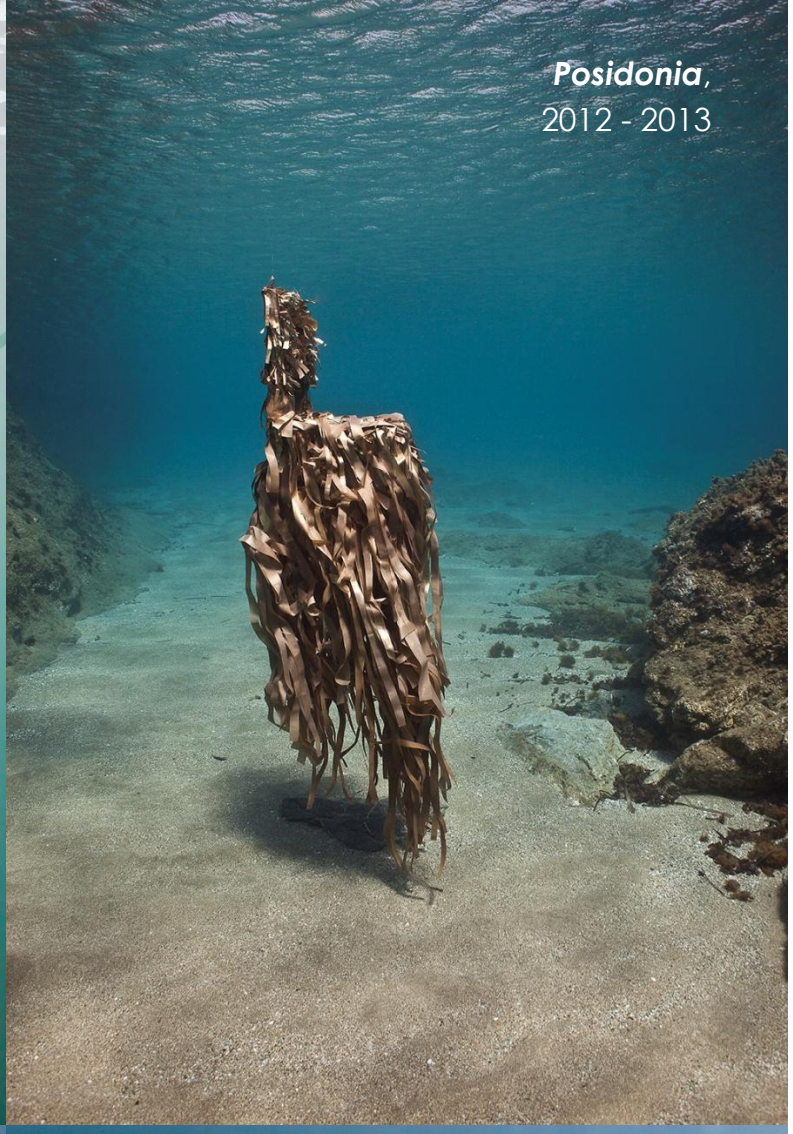


Laundry
2012.

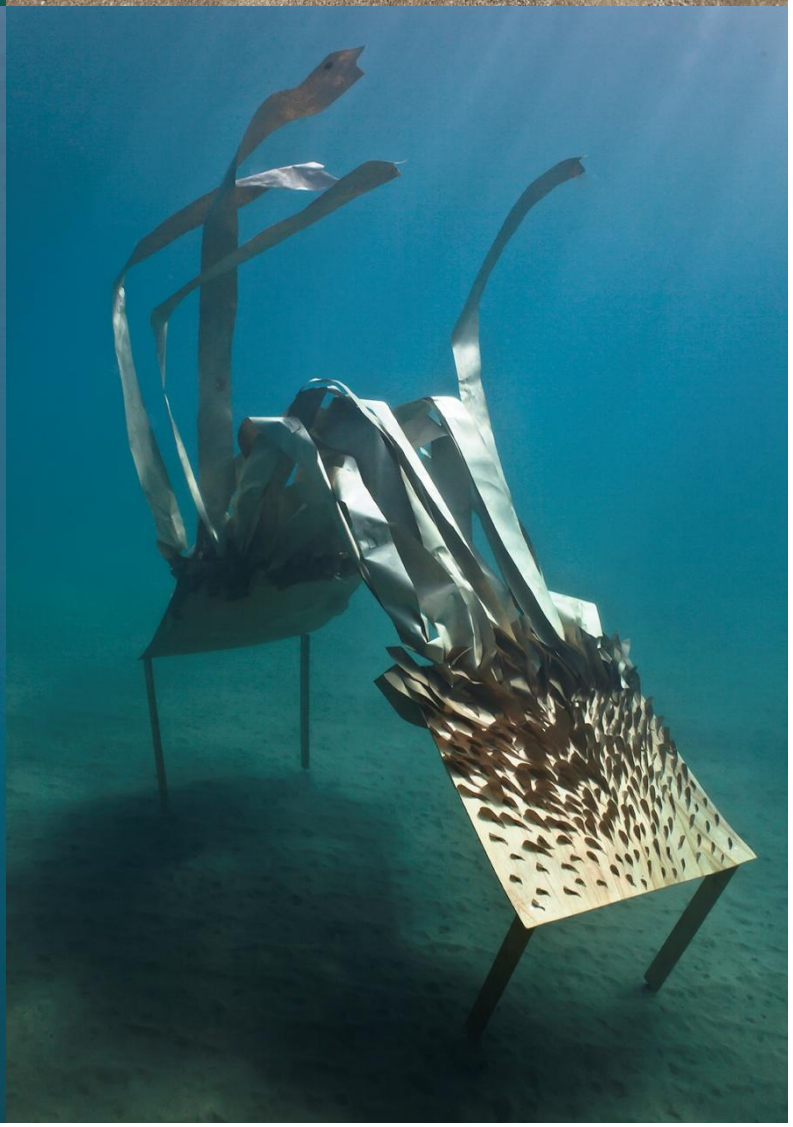
« Nous sommes conscients que nos travaux font écho au problème de la pollution marine, de la surconsommation et de l'obsolescence programmée, cependant nous ne souhaitons pas aborder ces sujets d'un point de vue didactique. Ce sont des constats terribles, certes, auxquels nous préférons référer avec une touche d'humour en imaginant des objets qui continuent à fonctionner et exister d'une manière absurde sans influence humaine. »



Airspray
2013



Posidonia,
2012 - 2013



Dans la pratique, Mathieu Goussin et Hortense Le Calvez se répartissent les étapes de création. Hortense propose des ébauches d'idées sous la forme de croquis, puis ils réfléchissent ensemble à l'aboutissement de l'œuvre et à sa réalisation. Mathieu se charge notamment de l'aspect technique en exécutant par exemple des mécanismes permettant la projection d'air sous pression ou de systèmes électriques sous l'eau, tandis que Hortense s'occupe des tâches plus répétitives comme celle de découper et de coller des bandes de plastique ou de papier sur des objets, comme dans le cas de la série *Posidonia*. Une fois sous l'eau, Mathieu met en place l'œuvre et se charge de son activation pendant que Hortense photographie l'installation sous-marine. Afin d'avoir un maximum de lumière pour les prises de vue, ils mettent en place les installations dans de petites profondeurs de 5 à 10 mètres, à une distance de 50 à 100 mètres des côtes de la Crète.

CATHY BURGHI

Née en Uruguay en 1980, Cathy Burghi étudie de 2001 à 2006 les arts plastiques et visuels à l'Université de la République d'Uruguay à Montevideo. En 2006, elle remporte une bourse du Ministère de la Culture pour étudier à l'Université Fédérale de Minas Gerai, à Belo Horizonte au Brésil. Elle s'installe en France en 2007, à Savigny-sur-Orge, pour développer son travail artistique. En 2012, elle remporte un prix pour son installation intitulée *Desbordada*.

Cathy Burghi expose en France et à l'étranger, notamment en Uruguay, mais aussi sur le continent Nord-Américain ou encore au Japon.

Desbordada, exposition *Desbordada* au Centre des expositions SUBTE, Montevideo-Uruguay, 2013. Photo : Laurent Bernard.

Desbordada
2012
Matériaux mous (tissue, mousse, polystyrène), 170x150x150cm
Exposition *Desbordada* à la Galerie Bendana Pinel, Paris.

Nouvelles constructions, 2010
Vidéo, son, dessins, photos, sculptures, peintures, etc, dimensions variables
Museo Nacional de Artes Visuales, Montevideo-Uruguay.

Dans les peintures et les dessins de Cathy Burghi déambulent des femmes ensanglantées, des corps hybrides et des architectures abstraites habitables. Donnant forme à un univers où cohabitent sa vie personnelle, l'expérience féminine, l'innocence et la cruauté, l'artiste porte une réflexion sur l'exil, sur l'appartenance et sur la notion de refuge. Cette notion est omniprésente dans ses installations.

Ainsi, Cathy Burghi traite de la maternité et de la douleur des passions humaines, interrogeant l'idée de maison et d'abri. Son travail traduit une certaine brutalité, non pas dans sa forme, mais dans ce qu'il traduit. Les matériaux utilisés pour la réalisation de ses œuvres retranscrivent eux aussi cette brutalité. En effet, l'artiste utilise des aiguilles, dessinant par le biais de la couture qui meurtrit son support.

Installation In-Situ au Parc du Château du Réveillon (Maison des Arts de Brunoy) pendant une résidence, 2011.

Pajaros Nuestros
2011
20 broderies sur images du livre *Pajaros Nuestros* (1940) de Juan Burghi. Bois, vitres saines et cassées, 280x90x70cm.
Exposition *Errencia,* Centro Cultural Kavlin, Punta del Este-Uruguay (2012).

Œuvre réalisée à partir du recueil de poèmes inspirés par les oiseaux de l'Uruguay, par Juan Burghi, grand oncle de l'artiste.

Cathy Burghi dialogue avec son passé familial en reliant ses racines antérieures, actuelles et futures par du fil rouge, couleur sang, cousu sur les illustrations d'oiseaux de Salvadore Magno. L'artiste a mixé en fond le son des chants des 24 espèces d'oiseaux représentées dans l'œuvre de Juan Burghi.

Biennale des Arts Textiles, Torre ejecutiva, Montevideo-Uruguay (2011).

MARIE-JOHANNA CORNUT

Née en 1986, Marie-Johanna Cornut a fait ses études à l'ESBA de Toulouse. En 2009, elle passe une année à la Hochschule für Bildende Künste de Brauschweig en Allemagne, avant d'obtenir son DNSEP en 2010 à Toulouse. En 2011, elle rejoint le collectif d'artistes La Mobylette, plate-forme d'expérimentation regroupant des artistes aux activités variées.

Elle participe à de nombreuses résidences en France en 2012 et 2013, ainsi qu'à l'étranger. En 2010 et 2011, elle participe aux pépinières européennes pour jeunes artistes, *Jacobeo in progress* et *Hito*, en Espagne, et à la résidence Est-Nord-Est au Québec en 2012.

L'artiste expose en France et dans toute l'Europe, ainsi qu'au Canada.

Lustre
2010

Mèche de pétard lente, rapide, extincteur, 4 x 3m, durée : 3min 16 s,
Rotonde de l'école des Beaux-Arts de Toulouse.

Sans titre (variation autour de 6 raquettes de tennis)
2012
Raquettes de tennis, crochets, fil de cordage, 68,5 x 29,21 cm (variables)
Unfair Play, Restitution de résidence, le Plateau, La Malterie, Lille.
En collaboration avec Marion Brusley.

A la lisière de la sculpture et de l'objet usuel, *Variation autour de 6 raquettes de tennis* se veut absurde et humoristique. Entre détournements et déclinaisons sur le motif du cordage de la raquette, ces changements d'usages interrogent le statut et la fonctionnalité de cet objet par des impossibilités à jouer ou à gagner.

Le travail de Marie-Johanna Cornut est lié à la sculpture, à l'installation et à la performance. Reposant sur une forte capacité à transformer les espaces par des ruptures de plans et la pose d'obstacles, l'artiste explore le concept de sculpture, qui se situe toujours, dans sa démarche, entre présence et absence, interrogeant cette ambivalence. L'œuvre de Marie-Johanna Cornut joue sur les notions d'échelle, de point de vue, de transparence, de fragilité ou encore de disparition.

Utilisant des codes archétypaux comme architecturaux par des interventions simples, des agrandissements, la substitution de matériau ou encore le changement de contexte, ses pièces suggèrent un scénario impossible qui falsifie la compréhension et les comportements normatifs. C'est par la manipulation et la transformation que l'artiste interroge la notion d'évènement et le rapport de l'œuvre au public.

Particulièrement attachée à l'exploration des lieux communs, sa démarche propose une investigation de notre rapport au réel, et plus spécialement de ce qui advient dans l'interstice de cette relation. Il s'agit de reformuler notre relation à l'extérieur et notre manière d'appréhender les formes qui nous entourent, dans une démarche utilisant les ressources de la performance, afin d'analyser les traces laissées sur les choses ou les êtres.

Conceptual Flooring (Sol L)

2012

Bois, 280 x 200 x cm (dimensions variables).

Reprenant la forme du cube cher à Sol Lewitt, ce parquet construit en bois est en relation directe avec le lieu d'installation. Jouant sur la perception spatiale et mentale du spectateur, ce parquet psychédélique met en valeur les rapports pleins /

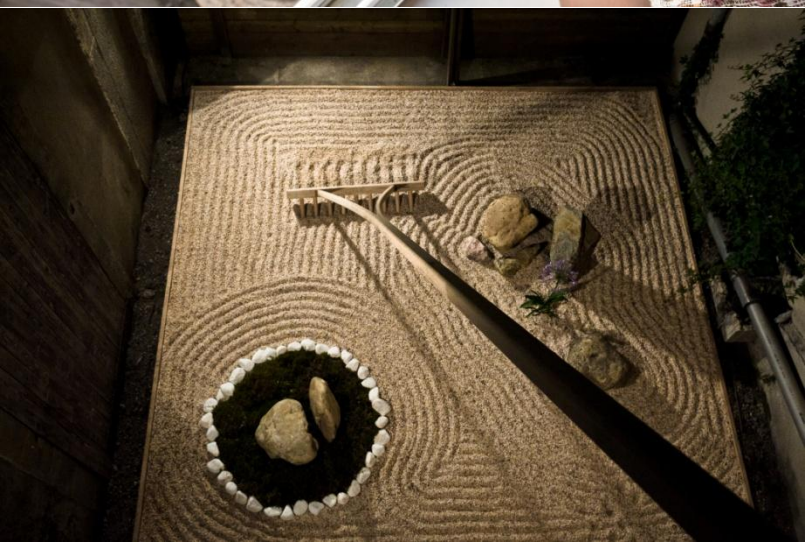
Inapropriate Bag

2012

Skai, rembourrage, set de chaînes, 280 x 35 x 115 cm.

Unfair Play, Restitution de résidence, le Plateau, la Malterie, Lille.

Un sac de frappe est accroché au plafond. Symbole de puissance et de vigueur, celui-ci est avachi sur lui-même, il est d'une certaine manière inadéquat, de par sa taille et ses dimensions. Objet évoquant la force et le dynamisme, *Inapropriate Bag* est en revanche mou et lâche, appelant plutôt à se lover dedans comme un pouf.



Côté Jardin

2012

Râteau de 6m25, bois, gravier, rocher, galet, mousse, fleur, 4,60x4,20 m.

Après avoir traversé la maison par un long couloir pour accéder à la salle de bain, on aperçoit un manche dépassant par la fenêtre. En montant sur un marchepied on découvre un long râteau posé dans un jardin japonais en contre bas. En contradiction avec la vue, le site délabré et les voitures qui circulent, ce jardin sec appelle à être contemplé. Jouant sur l'esthétique du jardin et ses stéréotypes, *Côté jardin* remet à l'échelle du lieu un jardin japonais miniature.

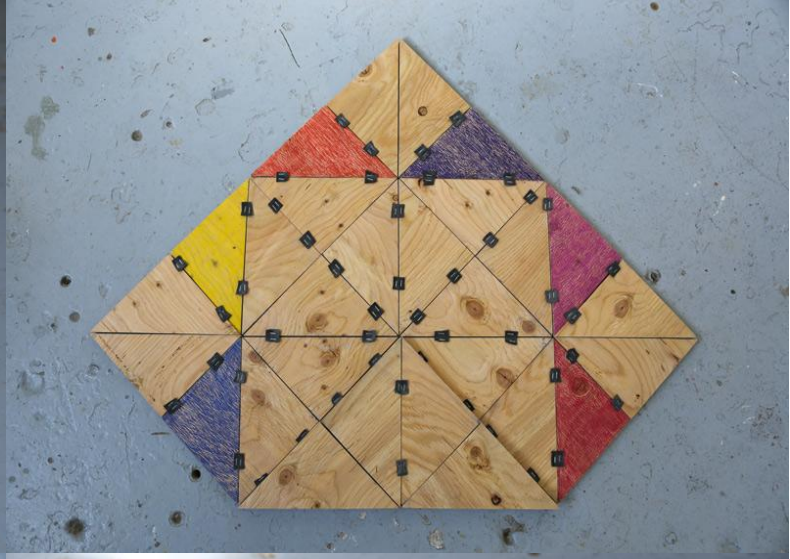
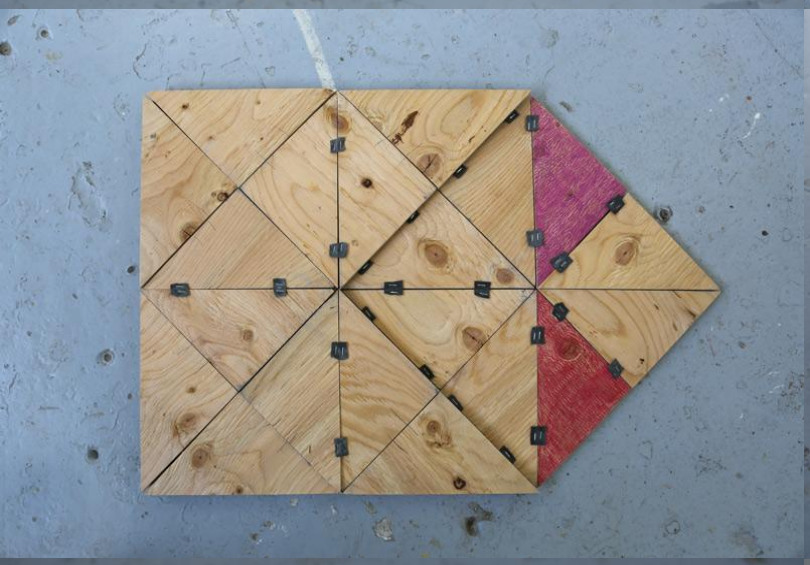
Etats des possibilités

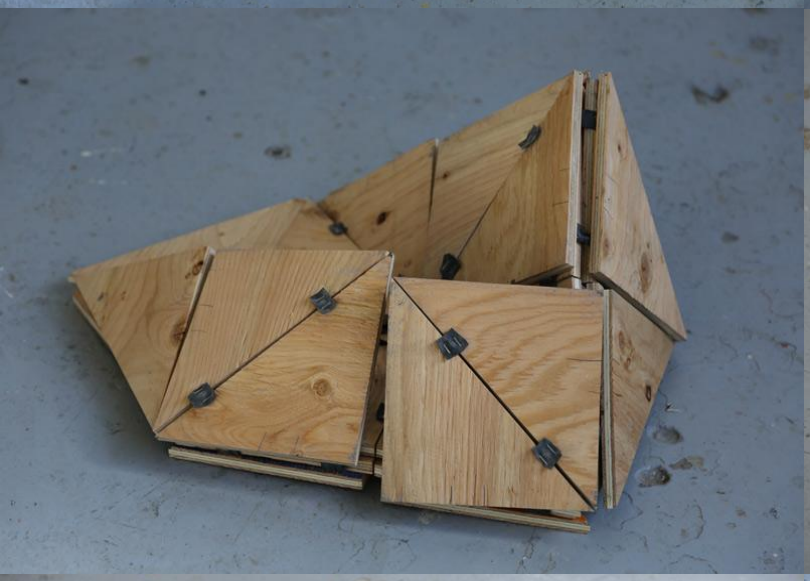
2012

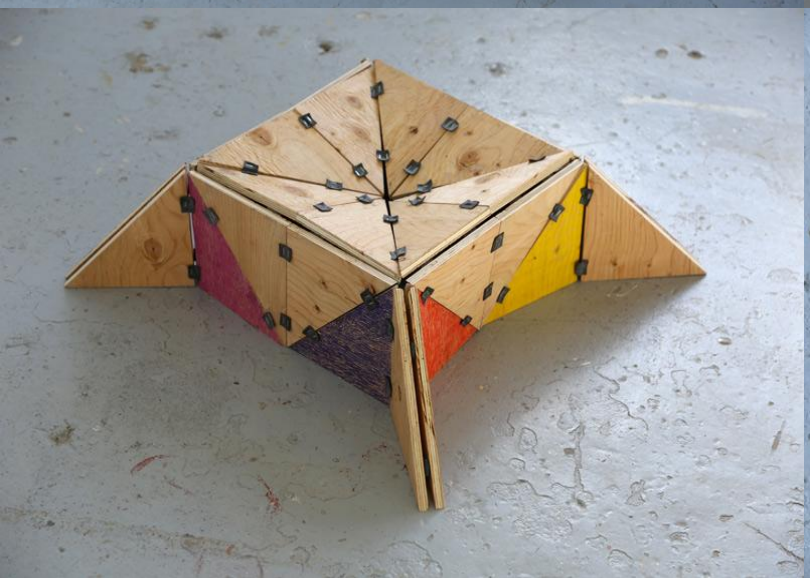
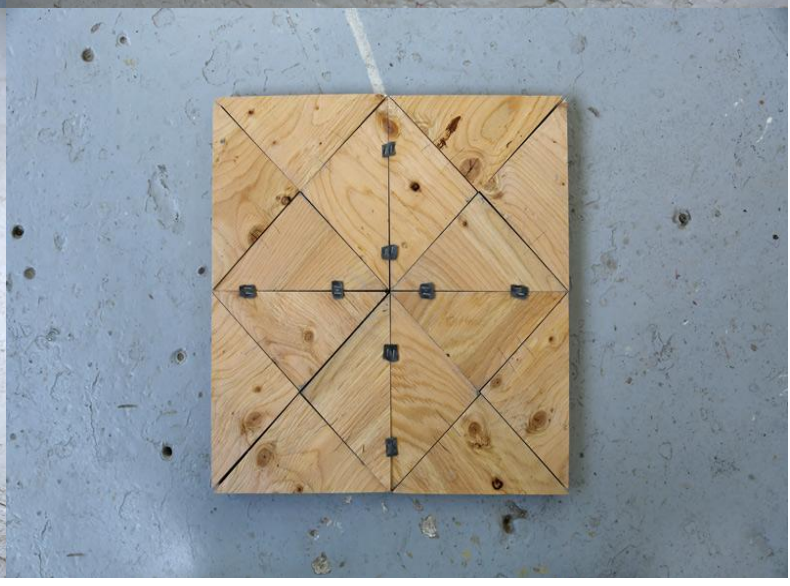
Bois, caoutchouc, 75 x 75 x 1,5 cm

Est-Nord-Est, St Jean Port Joli

Ce jeu de pliage en papier bien connu des écoliers est ici mis à l'épreuve du bois. Grâce à l'élasticité des attaches en caoutchouc de nombreuses combinaisons de pliages sont possibles.

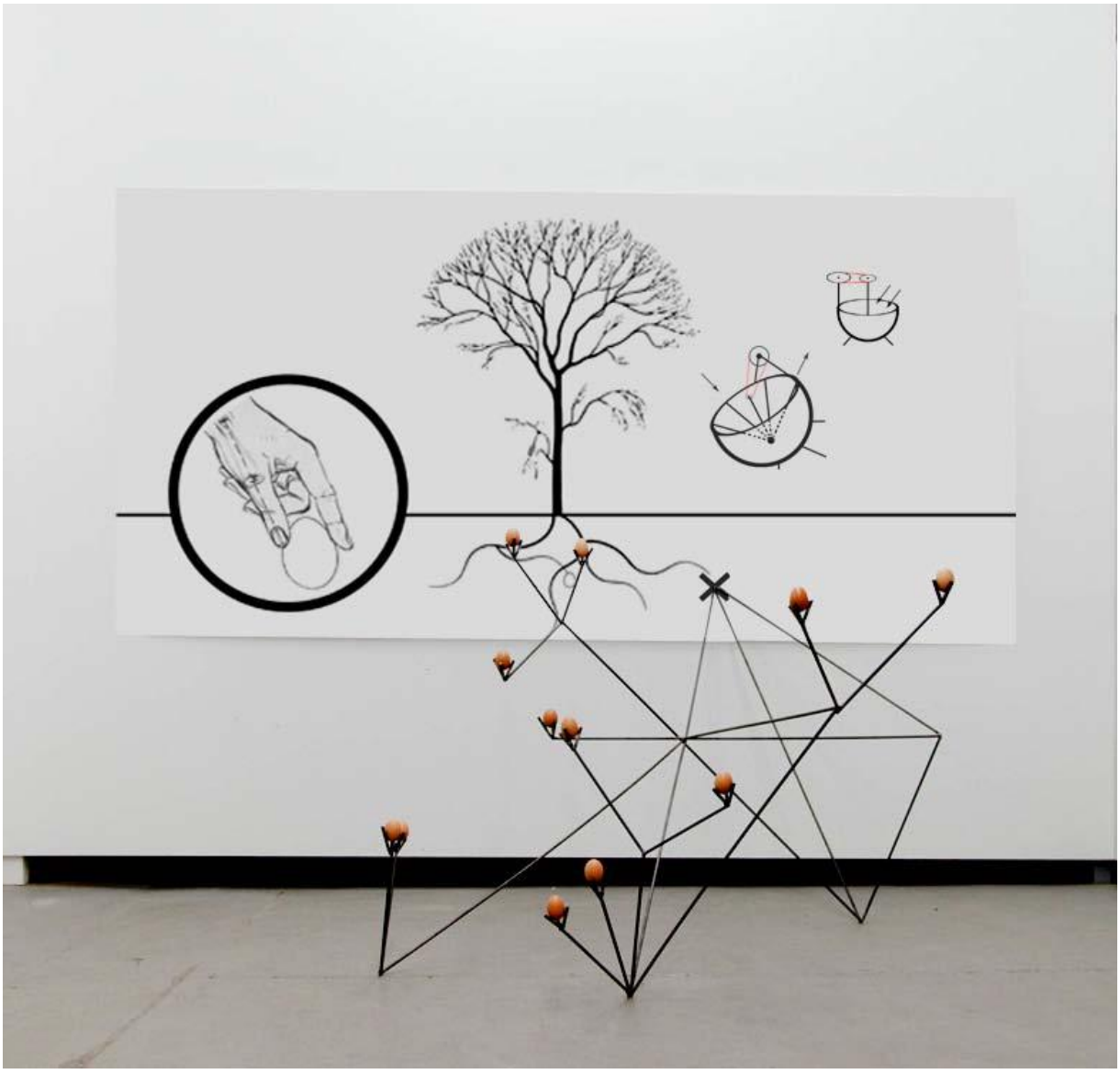





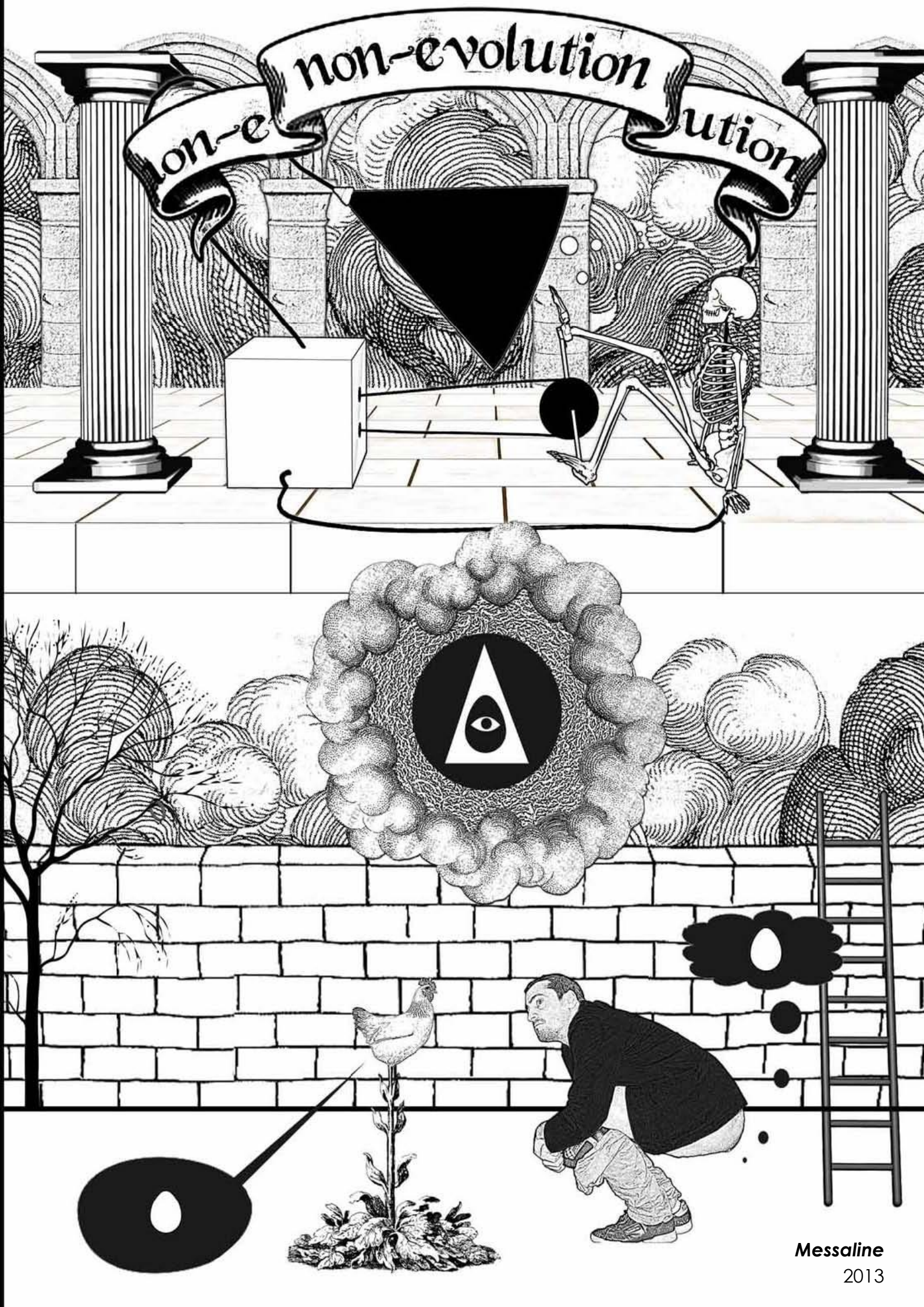



LOIC PANTALY

Né en 1982 dans le sud de la France, Loic Pantaly est diplômé de l'Ecole Supérieure d'Art d'Avignon et de la Villa Arson à Nice. En 2009, il participe au Salon de Montrouge, ainsi qu'à des résidences d'artistes en Suisse et en Corse. Lauréat du Prix Bernar Venet, il prend part l'année suivante à la résidence de la Fondation Venet. En 2011, il rejoint deux résidences à Bruxelles et à Leipzig. Son travail est présenté en galerie en France et dans toute l'Europe.



Principe 11
2009



Messaline
2013

Partant de la volonté de rassembler l'imagination et la machine au sein d'un élément unique, la démarche de Loïc Pantaly consiste à mettre en lumière un processus mental semblable à une machinerie.

Les installations de l'artiste englobent différents types d'engins souvent mécaniques et rotatifs. Univers autonomes où sont étroitement liés les principes de gestation et de mouvement perpétuel, l'œuvre de Loïc Pantaly démontre un intérêt pour la création de micro-espaces au sein desquels le processus de création continu s'autonourrit.

Principe 10
2009

Principe de gestation
Work in progress

Ses schémas préparatoires s'ouvrent sur un univers empiriques et sont chargés de symboles transformés et réappropriés afin de créer un réel langage d'expression et de réflexion. Si ces schémas semblent incompréhensibles au premier abord, dénués de sens produit par un procédé d'accumulation, ils témoignent d'une certaine ironie en confrontant le processus de réflexion démesuré de l'artiste au regard désarmé du spectateur. Successions d'étapes en pleine construction, certaines parties des schémas aboutissent à la réalisation concrète d'installations. Ces choix de réalisation partielle permettent au processus général d'être en constante évolution, par un principe d'autogestion. Le spectateur se retrouve alors pleinement immergé dans cet univers autonome.

Principe 17
2010

Principe 18
2011

Principe 15
2010

« J'ai souvent été surpris de voir que les idées qui semblent insignifiantes sur le papier peuvent prendre un relief étonnant lors de leur aboutissement plastique. J'en ai donc conclu que leur passage dans une certaine réalité devait être soumis à une méthode d'élaboration beaucoup plus importante que l'œuvre elle-même.

Le développement de l'idée est une chose qui me séduit, elle est constamment visible dans la présentation de mes pièces. Certaines de ces œuvres représentent elles-mêmes leur processus d'évolution, invitant le spectateur dans un univers clos qui s'autonourrit de son fonctionnement. Ce protocole s'appuie sur des conceptions schématiques représentant le procédé de création dans sa globalité. Il apporte une matérialité quant au façonnage de représentation de l'évolution mentale et constructive de l'œuvre, car je porte beaucoup d'attention à mettre sur le même plan le réel et l'imaginaire. »

JULIE LEGRAND

Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Paris Cergy en 1999, Julie Legrand, née en 1973, vit et travaille à Paris. Elle réalise plusieurs résidences, en 2000 pour le Centre d'Art Contemporain de Pougues-les-Eaux dans la Nièvre, en 2006 *Vents contraires*, en collaboration avec le Conseil Général de l'Hérault, puis en 2008 et 2009 au théâtre de la Manufacture de Saint-Quentin.

Représentée par la galerie Anton Weller à Paris, son travail est présenté en 2004 dans deux grandes foires d'art contemporain, la *FIAC* et *Art Brussels*.

Julie Legrand expose son travail à travers toute la France et participe en 2012 à la *Biennale Internationale du Verre Contemporain* de Strasbourg.

Rose, Gisant, fil à coudre sur miroirs, 190x90x90 cm, 2008.

Projections croisées
2007
Fil de pêche jeune fluo, 500 aiguilles à coudre, cimaises
Exposition *Tendre* au château de Saint-Ouen

L'âge adulte,
2012
Collaboratrice artistique : Michèle Yvars
Présentation Artaïs à la Défense

In Vitraux, 2012-2013
Pierre de lave, 2012

Julie Legrand se joue des espaces en les modifiant, par l'insertion d'éléments dans un lieu existant ou en dérivant les formes d'un objet, les faisant proliférer. La plupart de ses installations sont des interventions temporaires et nécessitent d'être déconstruites et reconstruites pour s'adapter au lieu d'exposition. Convoquant le dur et le mou, elle aime particulièrement manier le verre, confrontant la fragilité de ce matériau à des éléments plus bruts (pneu de moto, éponge…) et apporte à l'ensemble une vision décalée. Le verre semble alors vouloir s'échapper de l'ambiguïté qui l'oppose à ses supports, matière solide, il prend dès lors des formes fluides, et au lieu de contenir devient contenu. Jouant sur les notions de plein et de vide, l'œuvre de Julie Legrand s'inscrit dans un monde d'usage qu'elle cherche à déséquilibrer par la production d'artefacts. Mais ce qui intéresse l'artiste, c'est la qualité organique que peuvent acquérir les objets, les faisant fonctionner comme un tout agencé. Elle importe son univers pour l'inscrire de manière éphémère dans l'espace d'une communauté physique, géographique et sentimentale qu'elle transforme par la modification de la matière.

Terre Ciel au caramel
2011
Verre soufflé et éponge industrielle
95x70x12 cm

Résurgences noires
2011
Bois, pierre et verre soufflé

« Un certain rapport entre immobilisme et mouvement anime mes installations qui, pour la plupart, si elles ne bougent pas, sont en tensions, pèsent, poussent, appuient, serrent, relient, s'écoulent, s'épanchent, s'attirent, s'aimantent ».

IRIS DITTLER

Née à Vienne en Autriche en 1985, Iris Dittler a étudié le théâtre à l'Université de Vienne, puis à suivi des cours à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2008 et 2009, ainsi qu'à l'Academy of Fine Arts de Vienne dont elle est diplômée en 2011.

En 2008, elle part en Allemagne pour une résidence afin d'assister la chorégraphe Nici Rutrecht. En 2012, elle participe à une résidence au Crazywood Art and Movement Center de Huntsville, au Texas, puis en 2013 à la Fondation Ratti en Italy. La même année elle est lauréate du prix Werkstück 2013 pour aider les jeunes artistes et chorégraphes à réaliser leur projet à Vienne et fait partie des artistes sélectionnés pour Jeune Création à Paris.

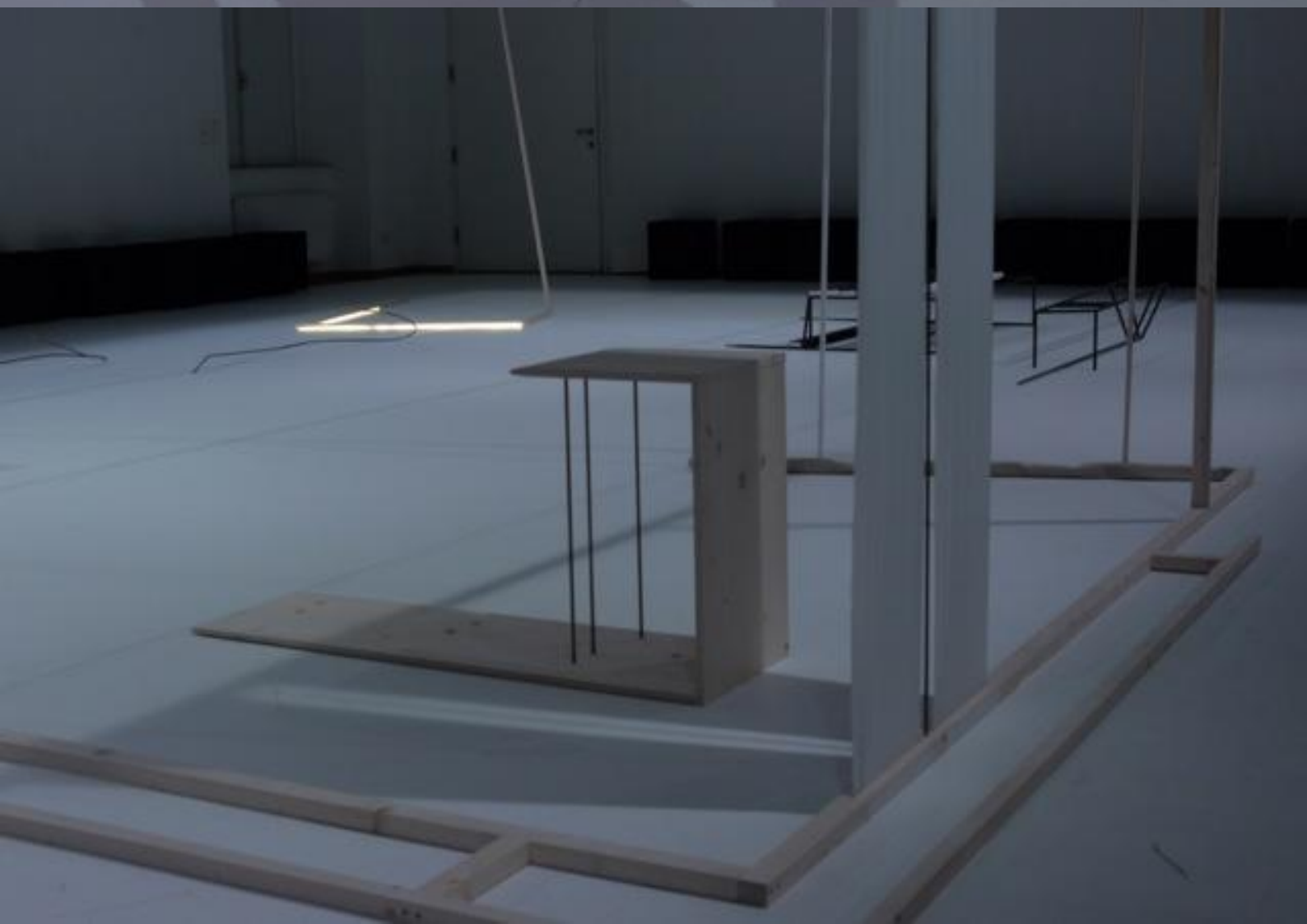
Chambre – Champ – Chant
2011
Academy of Fine Arts, Vienne

Signals place
2013
Matériaux mixes, dimensions variables
Hilger BrotKunsthalle, Vienne

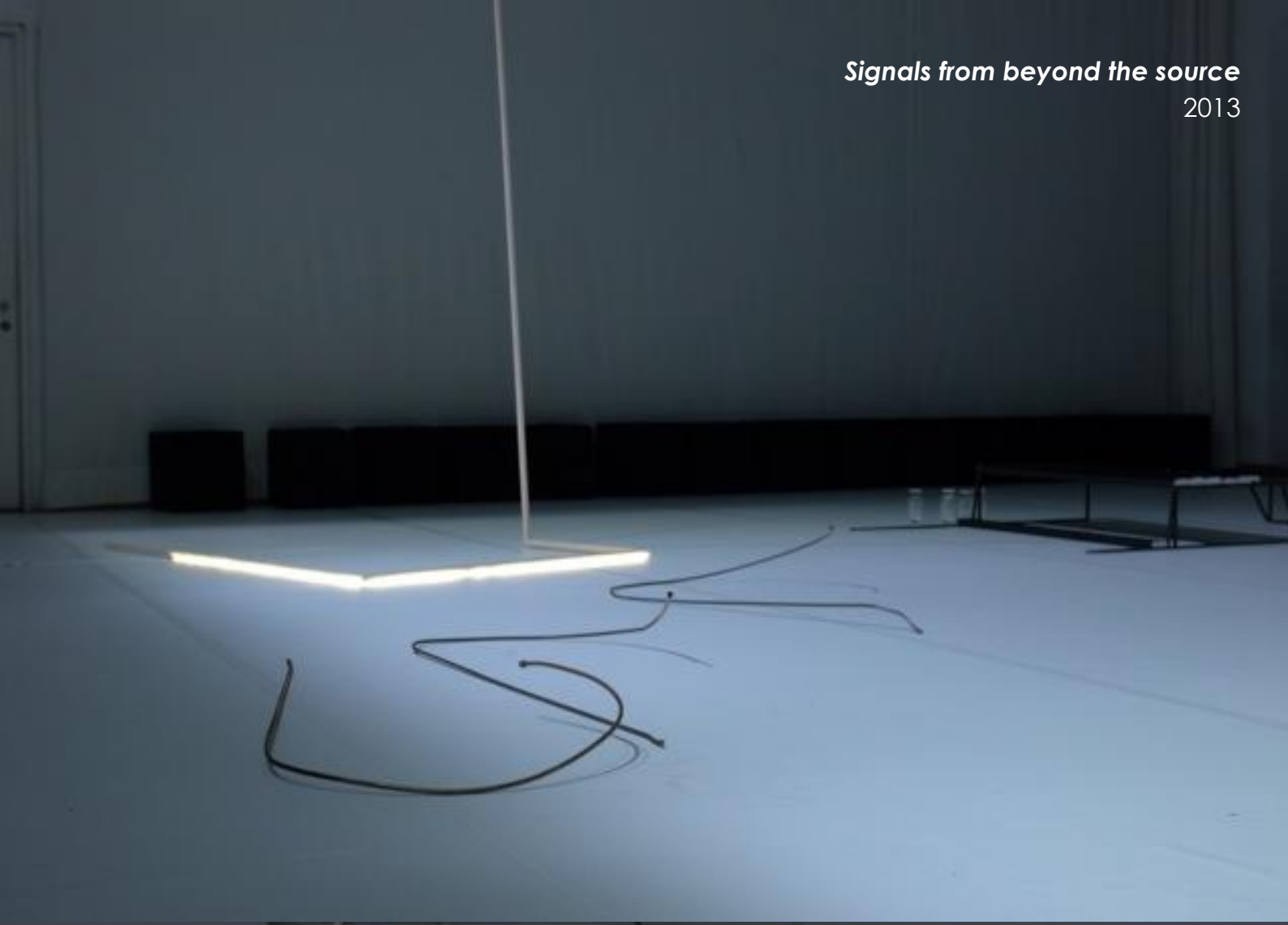
Le travail d'Iris Dittler se situe au point d'intersection de la danse contemporaine et de la pratique des arts visuels. Elle investit les états physiques dans divers média comme le dessin, l'installation et la performance. L'accent est mis sur la perception du corps, les expériences kinesthésiques. Iris Dittler s'intéresse à ce qui peut être trouvé en latence à l'intérieur du corps, comme une architecture psychologique. Ses dessins peuvent être considérés comme des notations sismographiques de ces processus internes. Il s'agit de manifestations d'états physiques en collision avec les matériaux de la vie quotidienne. Ses installations sont des situations chorégraphiées. Des groupes d'objets sont mis en relation spatiale et souvent présentés en combinaison avec des performances live. Elle s'intéresse à la façon dont une séquence de geste peut créer un corps et réfléchie à la manière d'en faire une sculpture. Ses projets sont axés sur les processus et exigent une confrontation active avec les données de l'espace architectural. Présentant ses installations-performances en galerie ou dans des théâtres, la création d'installations spécifiques au site est nécessaire pour tirer le public, spectateur, vers sa propre constitution physique.

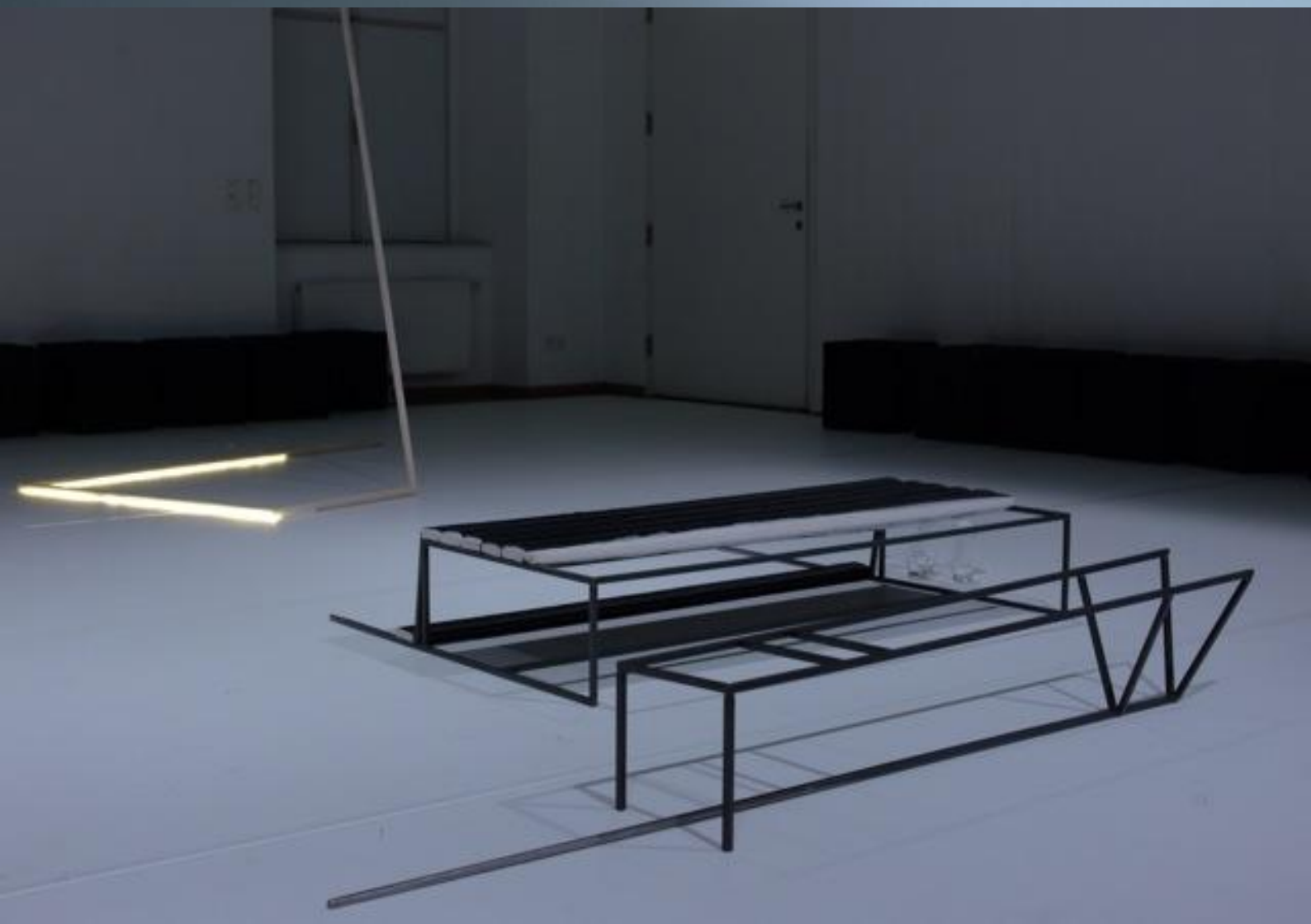
L'artiste évalue les conditions progressives à partir desquelles les formes naitront en tenant compte de l'assentiment du corps. Elle s'éloigne des codes de l'art contemporain pour décliner et mettre au jour des choses induites par les attentes du corps où la sensibilité et la sensation sont en état d'alerte.

Signals from beyond the source
2013
Avec la participation de Elsa Wöss et Nici Rutrecht
Installation-performance, dimensions variables
Tanzquartier, Vienne



Signals from beyond the source
2013





GABRIEL FERACCI

Gabriel Feracci, né en 1982, a suivi ses études à l'Ecole Supérieure d'Art de Toulon. Après l'obtention de son DNSEP en 2012, il contribue à des expositions collectives dans des galeries du Sud-Est de la France.

Si son travail s'inscrit fortement dans le domaine de la sculpture et de l'installation, l'artiste conçoit aussi des vidéos dans lesquelles il se met en scène, utilisant son corps comme moyen d'expression. En 2013, il présente une vidéo à l'AVIFF Art Film Festival de Cannes, puis participe à la Biennale internationale d'art contemporain de Shiryaevo, en Russie.

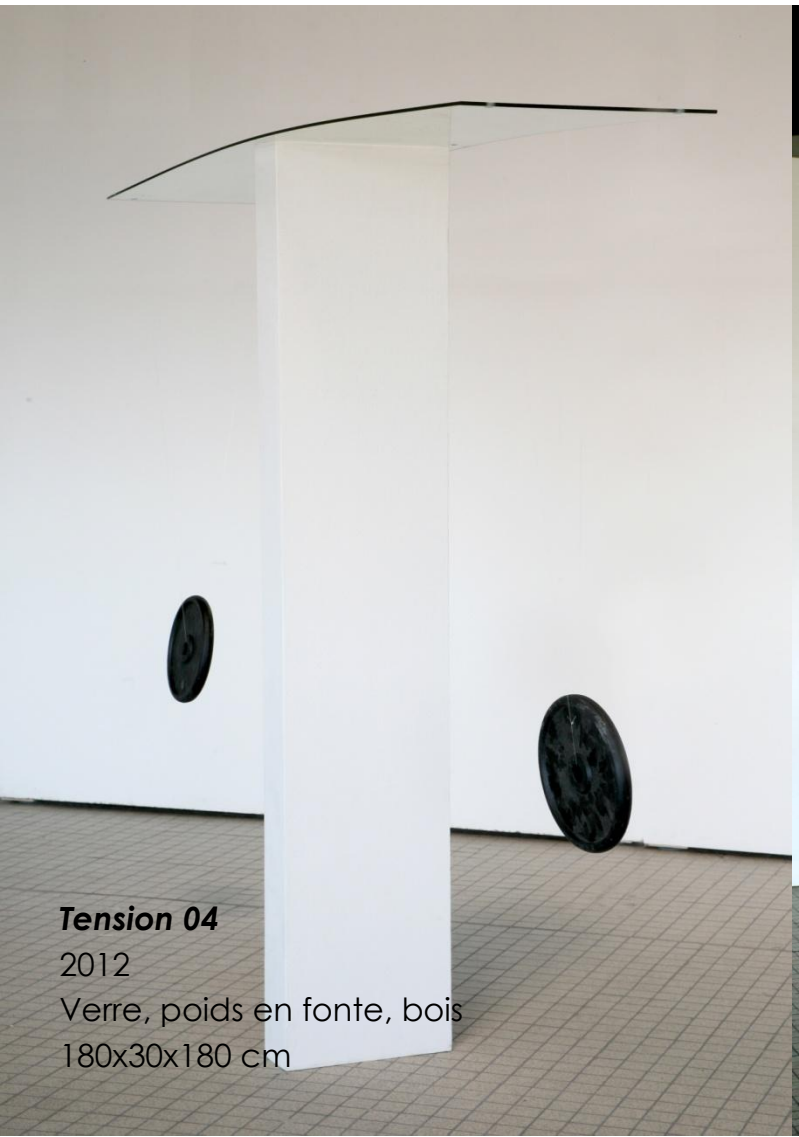
Barre de pression et morceaux de verre, 2013.

Tension 05
2012
Verre, sandows
Dimensions variables

Pression 01
2013
Verre, bois
35x400x385 cm

Les installations de Gabriel Feracci sont situées sur un entre-deux où se mêlent tension et équilibre. L'artiste vise à mettre en scène des situations limites, cristallisant le moment précis où la structure en verre qu'il a conçu se trouve dans cet entre-deux, un moment précis qu'il appelle « le seuil critique ». Le risque que quelque chose d'irréversible et de dangereux puisse dès lors se produire est palpable. Cherchant à rendre visibles les notions de seuil et de rupture, il utilise des matériaux qui à priori ne peuvent être soumis à cette situation antagoniste, tel que le verre, réputé pour sa fragilité et sa dangerosité.

Gabriel Feracci cherche à produire une émotion directe sur le spectateur. Selon lui, c'est la perception de l'imminence d'un danger qui permet d'atteindre à cette émotion. Il est alors essentiel pour l'artiste de réaliser des œuvres qui jouent avec les limites, qu'elles soient mentales, émotionnelles, techniques ou physiques.



Tension 04
2012
Verre, poids en fonte, bois
180x30x180 cm

Tension 02
2012
140x190 cm

Verre déchiré
2013
70x70x200 cm

Tension 03
2012
140x100x240 cm

Pression 01
2013
35x400x385 cm

Tension 01
2012
Plaques de verre
Dimensions variables